VOLUME VIII. WINNIPEG, MARDI, 5 OCTOBRE 1920 NUMERO 17

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD. 119 Ave McDermot
[...]es - - A 1816—A 1817

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Association d'Education

DES CHIFFRES

Dans un premier article, nous avons essayé de démontrer, une fois de plus, l'importance de l'oeuvre de l'Association d'Education et l'opportunité incontestable et grandissante de la maintenir, au prix même de grands sacrifices.

Enumérant succinctement les diverses obligations qu'elle a à remplir, nous avions promis de renseigner les nôtres sur l'emploi judicieux des sommes que leur générosité veut bien nous confier pour rencontrer les dites obligations, servant en même temps leurs intérêts nationaux. Nous ne demanderions pas mieux de pouvoir le faire sans avoir à leur tendre la main. Mais, pour vivre, il faut de l'argent, qui ne le sait? Ainsi en est-il de toute compagnie qui s'incorpore, et de toute Association qui veut atteindre son but.

Venons-en au but proposé de ce second article.

Nous avons vu que, faute de ressources personnelles, certaines jeunes filles qui s'enrôleraient volontiers dans le corps enseignant, devraient renoncer à leur noble ambition. Les frais d'Ecole Normale sont dispendieux, et nous ne sachons pas qu'on veuille venir au-devant de nos Canadiennes leur offrir ce cours gratuitement... Mais nous sommes là maintenant pour les aider. Et vous le savez, le nombre n'est pas peu négligeable d'institutrices qui, depuis trois ans, ont profité de nos secours. Or, depuis trois ans, nous avons dû débourser environ $2,000.00 à cet effet. Cette année, nous présumons devoir y aller de $1,200.00. Et qu'on veuille bien croire que, comme toujours, nous y allons très parcimonieusement dans l'octroi des prêts que nous consentons. Voilà pour cette section de notre oeuvre qui obtient vraiment des résultats très encourageants. A preuve les quelque vingt jeunes filles qui, grâce à nous, enseignent aujourd'hui dans des centres français de notre province.

Voyons maintenant des écoles libres. Celles-ci que nous assistons de nos deniers, se chiffrent à cinq. Si nous voulons leur apporter une aide efficace, nous prévoyons que les secours venant de l'Association, devront dépasser le millier de dollars. Et encore là, nous nous verrons, sans doute, forcés de réduire les demandes qui nous seront présentées, afin de les mettre au niveau de nos ressources.

Un mot du Secrétariat, qui nous coûtera au moins $1,500.00, répartis entre le salaire du Secrétaire, le loyer du bureau, le téléphone, la papeterie, les timbres-poste, et que sais-je? A bien considérer, cette somme de $1,500.00 pour l'entretien de cette partie essentielle entre les essentielles qui constituent l'oeuvre de l'Association, n'apparaît-elle pas minime? Pour répondre aux commissaires et aux institutrices, pour faire la correspondance, envoyer des circulaires, assister aux assemblées et en dresser les procès-verbaux, etc., la présence quotidienne et à heures convenues du Secrétaire est requise.

Nous venons parler assemblées. Qu'on nous permette de faire mention spéciale du dévouement tout à fait désintéressé — financièrement parlant et de toute façon — de ces Messieurs qui se rendent, deux fois par mois, délibérer sérieusement sur les intérêts de l'Association d'Education. Pareil corps administrateur mérite bien la confiance des nôtres. D'autant qu'il est soumis à l'intelligente direction d'un Président qui place au même rang que ses autres occupations l'intérêt de l'oeuvre.

Ces chiffres et leur raison d'être iront, nous en sommes sûrs, droit au coeur... et à la bourse des ardents défenseurs de nos droits, et à tous ceux de notre race dont le sang coule pur dans leurs veines. C'est tout prochainement que nous avons l'intention d'éprouver leur générosité infatigable et reconnue, dans une campagne de souscriptions dont nous annoncerons la date exacte en temps et lieu.

Le nouveau programme primaire Et l'enseignement de l'anglais

IV

3o—Une proposition pleine de dangers

Dans un mémoire auquel nous avons déjà fait allusion, les supérieurs de plusieurs congrégations de Frères enseignants demandent qu'une place plus considérable soit faite à l'anglais dans l'école élémentaire. Ils reconnaissent que la réforme proposée "atteint d'une façon presque satisfaisante la fin ultime de la refonte du programme, qui était d'alléger ce dernier"; mais ils demandent, "pour les centres urbains, de commencer l'étude de la langue anglaise en deuxième année, oralement et selon la méthode directe, avec lecture au tableau noir des mots appris. "Il faut pensent-ils, faire concession aux exigences des parents et des commissions scolaire. En outre, ils veulent qu'à l'examen final qui clôt le cour élémentaire, l'anglais prenne rang parmi les matières fondamentales, ce qui suppose nécessairement qu'il occupera ce rang au cours des études. Certains professeurs des écoles de Montréal demandent, eux, l'enseignement de l'anglais dès la première année.

Ces deux projets, inspirés du même principe, tendent à mettre l'anglais presque sur le même pied que le français dans l'école primaire. Nous verrons plus loin le peu de fondement qu'on peut réclamer pour justifier une proposition aussi surprenante. Et il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire qu'avant longtemps au train où l'on y va dans certaines écoles, le français de ces écoles deviendra la langue seconde.

Ici, encore, je souligne une fois de plus la difficulté qu'il faut surmonter pour redonner à l'école élémentaire le caractère que lui assigne son rôle naturel. On veut absolument que que l'homme soit complet au sortir de la petite école. On veut encombrer de toutes manières, et on ne veut pas laisser à l'esprit de l'enfant la chance de recevoir en paix le premier développement que réclame sa nature.

Mais le danger le plus grave est bien celui de faire perdre à notre enseignement primaire le caractère français que nous avons tous à coeur de lui conserver, et que nous devons lui conserver. Je ne voudrais pas sortir du cadre pédagogique que se propose ce travail, ni développer toutes les idées que suggère une telle menace; mais il est bien permis, tout en restant dans ces limites, de faire observer que la question pédagoque se complique ici d'une question vitale, qui touche aux intérêts sacrés que nos pères ont défendus de leur héroïsme et de leur sang. Si l'anglais avait envahi l'enseignement à ce degré depuis 1760, nous n'aurions plus à lutter pour la conservation du français et de nos traditions françaises: ce seraient choses du passé.

Je rappelle encore une fois la question telle qu'elle est posée: il ne s'agit pas de chasser l'anglais de l'école primaire; le programme tel que soumis au Comité catholique, lui fait une large place depuis le cours moyen (3me année) et lui laisse toute latitude à l'école complémentaire Nous demandons seulement qu'on laisse tranquille le cerveau de l'enfant de 7 et 8 ans, pendant qu'au cours inférieur il est tout absorbé à recevoir les premières impressions qui façonnent son âme pour toute la vie; nous demandons ensuite que, pendant toute cette période des cours moyen et supérieur, où l'anglais est enseigné plus que ne l'est en nul autre pays, la langue seconde, on laisse la langue maternelle de l'enfant occuper une place de choix dans son éducation, et qu'on n'aille pas lui créer la déprimante impression qu'une autre langue a un droit égal à imbiber son âme de ses pensées, de son vocabulaire, de ses tournures, de sa mentalité, de sentiments dont elle est le véhicule.

Cette explication donnée, il n'est pas exagéré de maintenir qu'il faut, sous peine d'abdication, conserver, dans l'école qui façonne l'âme des petits Canadiens-français de la province proclamée le coeur de tous les groupements français d'Amérique, une prédominance jalouse à la langue maternelle qui porte avec elle toutes les richesses de l'âme française, de nos traditions, tous le secret de notre force et de notre miraculeuse survivance. Quelle que soit la nécessité de l'anglais pour l'homme de nos ville, ce n'est pas une raison pour étouffer dans l'enfant le "principe de vie qu'il a dans le sang". Aucune nécessité ne doit empêcher qu'on ne donne d'abord à l'enfant sa formation première suivant sa nature, son âme, son tempérament. Et c'est l'oeuvre de la petite école, surtout des premières années de la petite école. Aux cours moyen et supérieur, et surtout à l'école complémentaire pour l'enfant qui ne va pas plus loin, il y a tout le temps voulu pour lui fournir les éléments d'une langue qu'il devra utiliser et approfondir toute sa vie. Mais, encore une fois, n'allons pas priver l'âme de l'enfant de ce qui doit faire sa force et sa grandeur, constituer la raison de sa supériorité. Et pour être supérieur, il faut que le Canada ait dans l'âme assez de fierté pour chercher à se grandir par la culture qui convient à l'âme de sa race, à son tempérament ethnique.

Comme le disait si bien au congrès des notaires, M. Ferdinand Roy, le bâtonnier du Barreau: "Nous, les fils légitimes de cette France, de cette race, allons-nous nous résigner à nous amoindrir, en étouffant le principe de vie que nous avons dans le sang, et, parce que nous vivons en Amérique, au Canada, à n'être plus que la moitié de nous-mêmes? Non pas. Nous devons être "nous" intégralement... Soyons, corps et âme, totalement nous-mêmes."

Quand nous serons cela, — et nous ne le serons pas si la petite école s'entend avec la famille pour nous en garantir la base, — alors nous pourrons ajouter sur ce fond solidement constitué autant d'apport étranger qu'il sera nécessaire. Nous serons en mesure d'assimiler sans être assimilés.

"Il n'est pas prouvé — dit le mémoire déjà cité des professeurs de Montréal — que l'étude de l'anglais nuise à celle du français". Est-il besoin de prouver que deux font plus que un, et que l'étude parallèle de deux langues ne peut occuper un cerveau de 7 à 12 ans sans en multiplier les difficultés et engendrer la confusion? Il n'est pas prouvé? Allons! Même si l'enfant apprend aussi bien à lire son français, l'étude d'une langue ne se borne pas à la lecture. Il y a l'orthographe, le vocabulaire, les tournures de phrase, l'esprit qui se forme par cette étude. Qui n'a vu des mots français à orthographe anglaise? Par exemple les correcteurs d'épreuves ont bien de la peine à faire comprendre à certains protes que "langage" ne s'écrit pas "language". Qui ne sait tous les anglicismes de mots et de tournures qui déparent notre langue parlée ou écrite? Les "Dictionnaires du bon langage" qui se multiplient, les efforts des "Sociétés du parler français" pour corriger notre langage pénétré d'anglais, le charabia qu'on peut relever dans la plupart des journaux, ne constituent-ils pas la preuve évidente qu'il est dangereux de fréquenter une seconde langue avant d'avoir une bonne connaissance de sa langue maternelle? Or, l'école canadienne-française a plus que toute autre le devoir de veiller à la première formation de la langue maternelle des petits. Le réveil consolant qui s'est fait chez nous depuis d'assez nombreuses années déjà, pour encourager l'étude plus soignée du français, pour épurer la langue des anglicismes qui la déparent, pour enrichir notre vocabulaire français, fait assez comprendre que l'école des petits a mieux à faire pour leur éducation que de mener de front l'étude de deux langues dont la seconde envahit déjà et corrompt la principale.

Et notre vocabulaire français est assez pauvre pour embarrasser ceux qui ont à parler ou à écrire, et pour attirer fortement l'attention des Français de France qui nous en marquent leur surprise. L'éducation première donnée à l'école doit réagir contre ce déplorable état de choses au lieu d'accentuer la cause qui le produit.

En discutant les questions d'éducation on entend souvent, quoique bien à tort, parfois, invoquer l'exemple des autres provinces ou des autres pays. Eh bien, regardons ici, si nous n'avons pas quelque exemple à utiliser. Y a-t-il un pays au monde, en dehors des pays persécuteurs d'une minorité, où l'autorité scolaire va mettre deux langues au même rang à la petite école? Nos compatriotes des autres provinces luttent en désespérés pour obtenir que leurs enfants aient le droit de se développer d'abord dans leur propre langue. Ils subissent en quelques endroits un autre régime, mais à contre-coeur. Les persécuteurs de tout pays tiennent à donner, dès le premier stage scolaire, l'enseignement de la langue destinée à supplanter l'autre et à façonner les esprits dans leur moule. Leur raison est celle qu'apporte le mémoire des professeurs de Montréal: le cerveau plus tendre de l'enfant reçoit mieux le cachet qu'on veut lui imprimer. Les Anglais des rares partis du pays qui ont songé à enseigner le français dans leurs écoles, n'ont nullement eu l'idée de le faire avant la troisième année du cours. La Belgique, pays qu'on n'accusera pas d'être arriéré et sans expérience, pays bilingue, met l'enseignement de la seconde langue "facultatif" pendant toute la durée de l'école élémentaire; "il ne devient obligatoire qu'à l'école complémentaire." La raison est toujours la même: l'enfant ne se développera bien que par sa langue maternelle; une fois en possession d'une bonne formation, il acquerra plus facilement, et sans danger pour conservation de sa personnalité propre, la connaissance d'une autre langue.

Il serait malheureux que nous, qui avons tous les avantages, nous allions, par je ne sais quelle fausse conception de l'éducation de l'enfance, introduire de coeur joyeux, dans nos propres écoles, un principe dont personne ne veut, un principe qui fait le désespoir de ceux qui sont forcés d'en subir les tyranniques applications.

5.—Principale cause du mal

Faut-il conclure que les patrons de l'enseignement outré de l'anglais à l'école primaire, poursuivent une idée antipatriotique? Loin de moi l'idée d'accuser leurs intentions. Je me plais au contraire à rendre hommage à ces éducateurs dévoués qui n'ont en vue que ce qu'ils croient être le plus sûr moyen de préparer l'avenir de leurs élèves. Mais leur affection ne les met pas nécessairement à l'abri des illusions produites par un système défectueux, et ne les protège pas suffisamment contre la poussée d'une opinion mal orientée.

C'est sur ce système et sur cette orientation de l'opinion que je demande permission de soumettre quelques considérations.

L'orientation que l'on veut imprimer à l'école primaire en donnant une place prépondérante à l'anglais repose sur un fait qu'il faut corriger, et sur une erreur pédagogique qu'il faut redresser. Les deux constituent un danger qui menace de devenir une calamité nationale.

Le *fait*, le voici: toutes les écoles académiques de garçons dans notre province sont des académies commerciales.

L'*erreur pédagogique*, qui se dédouble, est la suivante: a) le premier stage de l'école primaire — ce que le nouveau programme appelle l'école primaire élémentaire — doit préparer les enfants à ces académies commerciales; b) le commerce est anglais.

D'où la conclusion pratique que l'école élémentaire, pour préparer à la vie, doit surtout accentuer la formation dans la langue anglaise.

Parlons d'abord du *fait*. Il existe, il est visible et n'a pas besoin d'être prouvé: nos académies de garçons sons des académies commerciales. Devons-nous nous figer dans cet idéal, et prendre ce fait comme base de notre culture primaire? J'en appelle au gouvernement de Québec qui a fondé des écoles industrielles au ministre de l'Agriculture q[...] cesse de denoncer la déser[...] de campagnes par les mieux dou[...] et les mieux cultivés de nos fils de cultivateurs, aux écoles d'agriculture et à tous les amis de cette grande industrie essentiellement nationale; j'en appelle à tous ceux qu'épouvante le problème de la désertion du sol je pourrais en appeler à tous ces collèges classiques qui reçoivent un si grand nombre de jeunes gens à qui l'on reproche de ne savoir pas assez leur français: faut-il maintenir aux yeux des enfants de nos écoles élémentaires, la suprême ambition d'aller recevoir dans une académie commerciale le couronnement de leur éducation primaire? Notre race est-elle donc une race de commerçants pour que l'éducation pousse ses fils vers les comptoirs? Ou croit-on que l'avenir de notre race, son salut, son influence, dépendent du nombre de petits commis qu'on aura gavés d'arithmétique et d'anglais?

Jusqu'ici nous n'avons pour couronner l'enseignement primaire que les académies qui partout se sont affublées de l'épithète "commerciales" laissant voir par là à quelle destination elles préparent leurs élèves. Ce système qui pénétra jusque dans les régions agricoles, n'a pas peu contribué à aggraver la désertion de la terre en drainant vers la carrière commerciale les enfants de cultivateurs les mieux doués, qui n'ambitionnaient pas de suivre le cours classique. Outre que ce système favorise ce fait reconnu aujourd'hui comme une plaie nationale, il ne rend pas justice aux élèves, de plus en plus nombreux, qui veulent orienter leur carrière d'un autre côté. Des écoles spéciales sont ouvertes, et elles pourront se multiplier davantage, pour préparer des compétences dans les divers domaines de notre activité nationale. La culture de nos académies commerciales n'est certainement pas une préparation aux autres écoles spéciales.

Eh bien, le nouveau programme veut remédier à cette lacune, et il suggère les moyens pratiques que voici: au lieu de ces académies avec leur unique programme absorbé par la préoccupation commerciale, on aura l'école complémentaire avec son programme dont une partie comportera une culture générale, et une autre partie sera appropriée au milieu scolaire, variant d'une école à l'autre, pour préparer aux diverses spécialités vers lesquelles veut s'orienter la masse des enfants qui la fréquenteront. Dans nos régions agricoles, nous pouvons remplacer les programmes commerciaux par un programme agricole; on a dés écoles qui préparent à l'industrie, aux arts et métiers; le cours comprogramme de culture générale des études conduisant aux écoles industrielles ou aux écoles techniques. Les académies decouvent auront un plémentaire devra ajouter à son programme moins chargé d'algèbre de physique, de je ne sais quoi encore, et plus approprié au rôle de la femme. Il est temps de généraliser l'application de cette idée si l'on veut sauver les traditions familiales que nos programmes gonflés et mal orientés ne contribuent pas légèrement à compromettre. Il y aura aussi dans l'école complémentaire le programme qui orientera vers les écoles commerciales, puisqu'il en faut. Et ainsi chaque domaine de notre activité nationale, chacun de nos besoins sociaux trouvera, dans l'école complémentaire, un entraînement qui préparera les aptitudes aux écoles spéciales, dont le rôle est de former des compétences.

coordonner les idées, à discipliner ments.

Voilà le fait qu'il faut corriger: l'orientation forcée de tout notre système primaire vers la carrière commerciale. Une réaction s'annonce; on entend partout les sourdes protestations de gens qui ne savent pas trop où frapper pour atteindre le mal. Cette réaction, il vaut mieux la préparer dans l'ordre en diminuant le nombre de nos académies commerciales, surtout en dehors des villes, en faisant place à d'autres académies (le nouveau programme a

On n'aura donc plus d'excuse pour forcer tous les enfants qui ne se destinent pas au cours classique, à se façonner le cerveau dans ce moule nécessairement aride, entre les bornes étroites de l'anglais et de la comptabilité. Les esprits dirigeants [...] d'une manière visible, [...]at de choses, et le point [...] sommes rendus dans notre [...]tution économique, demande, pour un grand nombre d'enfants qui ont fait le premier stage de l'école primaire, un système plus en rapport avec nos besoins variés, plus apte à élargir les horizons, à étendre et changé en appellation d'écoles complémentaires ce nom qui est vraiment baroque, sinon prétentieux dans la circonstance), — en faisant place donc à d'autres écoles qui répondront mieux aux besoins variés de notre éducation. La réforme du programme ouvre une issue des plus favorables à cette innovation qui s'impose. Que tous ceux-là qui ont à coeur le progrès bien entendu de l'éducation s'unissent pour pousser dans cette voie, dussent-ils s'exposer à heurter une opinion mal formée mais bien ancrée, et à recevoir quelques coups de matraque: le bien se fait à ce prix.

Que les bons Frères qui sont en cause ne m'accusent pas de les dénigrer, ni de déprécier leur enseignement. Il faut s'en prendre, non à eux, mais au système. Ils ont rendu des services inappréciables; ils en rendent encore, en ouvrant et maintenant des écoles qui donnent un complément d'éducation aux enfants des écoles primaires, et en facilitant l'accès aux positions lucratives à un bon nombre d'enfants. Mais en se généralisant trop, en accentuant de plus en plus son caractère spécial, ce système est devenu encombrant. Il ne répond plus suffisamment aux fins de l'éducation de notre époque, et compromet le caractère qu'il faut conserver à notre enseignement. On ne demande pas aux Frères de supprimer leurs écoles, ni de disparaître de l'enseignement; on leur ouvre de nouveaux horizons, on veut les introduire dans de nouveaux champs où ils pourront, en transformant certaines de leurs écoles, en en ouvrant d'autres, en modifiant convenablement leur mode d'enseignement, cueillir de nouveaux lauriers et accroître leurs titres à la reconnaissance à laquelle les familles canadiennes sont tenues envers eux. Leur mérite n'en sera nullement amoindri, ni leurs oeuvres diminuées, et ils auront rendu un immense service à la cause de l'éducation.

F.-X. ROSS, ptre.

Le père de l'orthographe

L'Académie s'apprête à renprête à rendre un grand et juste hommage à Bossuet, et cet hommage fera connaître "l'aigle de Meaux" sous un aspect nouveau.

L'occasion de l'hommage, ce sera le transfert et l'inauguration sur l'une des places de Dijon de la statue de l'illustre orateur sacré par Gasq, statue qu'on avait provisoirement déposée dans la cathédrale St-Bénigne. L'Académie sera représentée à la cérémonie par une délégation, dont naturellement fera partie M. Pierre de La Gorce, le titulaire actuel du fauteuil de Bossuet.

Le public connait peu, mal ou point du tout l'oeuvre purement académique de ce dernier. Or, cette oeuvre est considérable, et l'on ne manquera pas de la mettre en lumière à Dijon.

Avant de devenir "l'aigle de Meaux", l'évêque de Condom, que la Compagnie avait reçu le 8 juin 1671, fut l'un des plus actifs "organisateurs" de la langue française. Il fut notamment le "père de l'orthographe", C'est lui qui, en 1673, rédigea une note précieuse, que l'on conserve aux archives de l'Académie, note excluant "une fausse règle qu'on a voulu introduire d'écrire comme on prononce", et, d'autre part, débarrassant les mots, tels par exemple, que "puict, escripture", des lettres étymologiques devenues inutiles et dont la prononciation ne tenait pas compte.

Les règles fondamentales de l'orthographe française, c'est à Bossuet surtout qu'on les doit. Il était bon qu'on le sût, et il sera juste de lui en rendre hommage.

REINES DU BER

Quelque pâle et lointain portrait
Nous conserve un peu votre image,
Femmes, épouses d'un autre âge,
Reines du ber et du rouet...

Sur vos cheveux une "câpine"
Blanche et rustique s'étalait.
Vous portiez un grand mantelet,
Et quelquefois la crinoline.

Des fleurs vivantes—fronts si chers—
Ont germé nombreux à l'envie.
Par votre amour, et votre vie
S'est consumé autour des bers.

Votre front robuste et tenace,
Malgré les coups est resté fort.
Et vous avez créé la race...
Vous n'eûtes pas peur de l'effort.

L'espoir en Dieu vous fit bénir
Votre maternelle souffrance;
Sur votre coeur plein d'espérance
Vous avez bercé l'avenir.

Et vous avez formé les trames
D'un siècle vigoureux et fier:
Honneur à vous, reines du ber,
Nobles femmes!...

Blanche LAMONTAGNE.

A PROPOS DE CONCOURS

Nos petits amis liront avec intérêt, dans une autre colonne de la Page Féminine, l'annonce du premier concours d'Histoire du Canada, de cette nouvelle année scolaire. Ils se mettront vite en mesure, nous en sommes sûres, de développer, en s'y appliquant bien, le sujet donné.

Eh, oui! Encouragées par la bonne volonté, les efforts réels et, disons-le, le succès remporté par nos petits frères et petites soeurs, à fouiller les hauts faits, trop ignorés, de notre histoire, les *Demoiselles Catholiques de Langue Française* remettent avec ardeur sur le métier, le travail si bien commencé l'an dernier. Heureuses sont-elles de savoir l'impatience de ces enfants à reprendre contact avec les nobles actions de nos ancêtres. Et ils ont bien raison.

L'autre jour, une fillette qui était à étudier les leçons du lendemain, me dit avec une moue significative en me tendant sa *"Canada History"*: "Voici ce qu'il me faut apprendre mot à mot pour demain. Si vous saviez comme elle est ennuyante cette histoire: on l'appelle "Histoire du Canada" et on n'y parle que *British* et *Britain, Britain* et *British!*" En effet, le titre est incomplet. N'aurait-on pas dû mettre: l'histoire des Anglais au Canada?...

Pauvre petite! dans mon coeur, je la plaignais, et toutes ses compagnes avec elle. Et, si je vous disais que ce fut une révélation pour moi. Je n'aurais jamais pensé que la partialité pût faire supprimer de l'histoire l'essentiel et la vérité. J'étais par trop naïve!

Vous comprenez donc qu'il est plus que jamais opportun de prendre tous les moyens possibles pour combler cette lacune qui, autrement, ne pourrait que subsister dans l'esprit et le coeur de nos enfants.

Nous comptons, pour nous seconder comme par le passé, sur l'appui des parents à l'âme patriote. Qu'ils soient persuadés que le Comité qui sera chargé de juger de la valeur des compositions qui leur seront soumises, s'efforcera comme toujours d'user de la plus grande mesure de justice possible.

A l'oeuvre donc, petits amis, et courage!

On promet encore de beaux prix.

La Secrétaire.

PENSEES CHOISIES

Il y a des coeurs et des esprits excellents, qui ont deux torts: Chercher la perfection chez les autres, et ne la trouver qu'en eux-mêmes.

* * *

Ne nous effrayons pas de ce qui passe: la boue qu'on trouve sur les chemins indique qu'une pluie bienfaisante a fécondé la terre: la rage des méchants annonce un travail de Dieu. — *L. Veuillot.*

* * *

Il n'y a pas de bonheur à attendre pour nous-mêmes en cette vie, qu'en réprimant nos passions: il n'est que la philosophie de l'Evangile qui fasse des sages et des heureux, parce qu'elle seule rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu.—*Massillon.*

* * *

La valeur des hommes est en proportion du respect qu'ils ont pour leur mère. —*Mgr Dupanloup.*

CHRONIQUE
Page Féminine

Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fut-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

SUR UNE TOMBE...

Il est de ces événements pénibles qui surprennent et bouleversent à tel point qu'on ne peut se rendre qu'avec peine à l'évidence de leur réalité.

Ne tient-il pas du rêve, en effet, ce départ subit pour l'éternité d'une personne qui était là, il y a une semaine à peine, joyeuse, entourée de sa famille, de ses petits enfants, de ses amis?...

Et pourtant, c'est vrai! Elle n'est plus, celle à qui l'on ne connaissait pas d'ennemi et qui ne laisse partout que des regrets.

Epouse et mère, elle réunissait toutes les qualités qui alimentent à chaque instant le bonheur d'un foyer. Amie, elle était sincère, savait être agréable à tous, recevait aimablement, et causait d'une façon intéressante. Son heureux caractère et sa bonté lui attiraient tous les coeurs, et sa présence suffisait pour mettre de l'entrain dans le milieu où elle apparaissait.

Douée, en outre, d'un talent littéraire fort appréciable, nos lectrices de la Page Féminine ont pu goûter, quelques trop rares fois, la souplesse de sa phrase et le charme de son style. Qui n'a lu "Camille" sans désirer qu'elle continuât plus longtemps son intelligente collaboration?...

Et voilà que tant de richesses morales sont allées se perdre en Dieu et s'y épanouir pleinement, tandis que ceux qui demeurent, déplorent, soumis, le vide immense qu'elles ont fait, en s'éteignant pour eux.

Cette femme de bien n'est plus! Comment cela s'est-il fait?... Elle était heureuse: celle qui ne l'est pas a soupiré: "Pourquoi n'est-ce pas moi?" Elle avait une famille: l'autre, qui n'en a pas, a dit: "Je suis seule, que ne m'avez-vous plutôt prise, Seigneur!" Elle était jeune et saine; le vieillard et l'infirme ont murmuré: "Serais-je utile encore ici-bas?..."

Mystère!...

Mon Dieu, nous sommes bien petits et vous êtes si grand! Nous sommes ignorants, et vous savez tout! Pourquoi l'avez-vous enlevée si jeune et si aimée? Pourquoi l'avez-vous ravie à l'affection des siens, à la tendresse de petits enfants qui ont besoin, n'est-ce pas, d'une Maman pour les caresser, les choyer, les soigner; pour recevoir leurs puériles confidences ou leurs confessions enfantines; pour encourager leurs efforts; pour consoler leurs gros chagrins, étouffant sur le coeur maternel les sanglots qui soulèvent encore leurs petites poitrines après qu'ils s'y sont endormis!...

Pourquoi n'aura-t-elle pas eu le temps de voir leur route tracée dans la vie, de laquelle route, sa sollicitude, sa vigilance, se serait efforcé d'écarter les obstacles, comme savent le faire les mères?

Pourquoi ce petit ange qui sourit à la vie sur une tombe entr'ouverte, et qui se fermera avant qu'il n'ait connu le trésor qu'elle recèle et la douceur du baiser maternel?...

Pardonnez, Seigneur, à ceux qui souffrent, de vouloir savoir... Le front courbé, ils adorent — si cruels qu'ils puissent leur paraître — vos divins décrets, et savent que vous ne sauriez les abandonner dans leur détresse qu'ils vous confient. Vous seul avez le secret des vraies consolations, et donnez aux orphelins l'appui indispensable!

Que votre volonté soit faite!

JACQUELINE des ERABLES.
17 septembre 1920.

Evangile

XXe dimanche après la Pentecôte

(S. Jean, IV, 46-53)

En ce temps-là, un officier dont le fils était malade à Capharnaüm, ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver, et le supplia de venir chez lui pour guérir son fils qui se mourait. Jésus lui dit: Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous autres, vous ne croyez point. Seigneur, reprit le père, venez avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri. Il crut à la parole de Jésus, et s'en retourna. Comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent que son fils était guéri. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. Hier, à la septième heure, lui dirent-ils, la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit: Votre fils est guéri; et il crut en lui, ainsi que toute sa famille.

CONCOURS D'HISTOIRE

CONDITIONS DU SIXIEME CONCOURS

1.—Les compositions devront être rendues pour le 1er du mois de novembre afin que l'on puisse les corriger et faire le choix des quatre meilleures, qui seront ensuite publiées dans la presse française.

2.—Pourront prendre part aux concours: 1o. Les enfants au-dessus de 14 ans qui fréquentent les écoles; 2o. Les enfants de 10 à 14 ans.

3o.—Les compositions ne devront pas contenir moins de 300 mots pour la première catégorie, et pas moins de 200 pour la deuxième.

4.—Des prix seront donnés pour les deux meilleures compositions de chaque catégorie.

5.—Pour ne pas surcharger le Comité des Juges du Concours, chaque localité ne devra envoyer que ses quatre meilleures compositions, excepté les écoles des villes et les couvents, qui pourront en envoyer huit.

6.—Le sujet du concours d'octobre sera le Sieur de LaVérendrye: sa vie, son oeuvre au Canada; leçons à tirer.

7.—Les points seront donnés comme suit: 1o. 50 points pour les connaissances historiques; 2o. 30 points pour la forme; 3o. 20 points pour l'orthographe.

8.—Chaque concurrent est prié d'écrire son nom, son âge et l'école fréquentée sur un feuillet qui pourra être détaché pour la correction des compositions.

10.—Toutes les compositions devront êtres adressées

10.—Toutes les compositions devront être adressées à

LA LIGUE DES DEMOISELLES CATHOLIQUES DE LANGUE FRANCAISE, CASIER POSTAL 44, SAINT-BONIFACE, MAN.

P.S.—Nous dirons dans quelque temps les généreux donateurs de prix.

GR GROUARD

No 17

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

(*Suite*)

Tout appliqué que je fusse à l'étude, je n'y employais pas cependant toutes les heures de la journée. J'eus le plaisir de m'aménager un petit atelier d'imprimerie où je mis en ordre la presse et le casier des caractères montagnais qui servirent aussi pour les livres cris, et Mgr Faraud en fut si satisfait qu'il voulut devenir apprenti typographe avec le Père Blanchet. Nous publiâmes, avec le temps, plusieurs livres, prières, catéchismes et cantiques, en cris et en montagnais. Nous en faisions la reliure ensuite quand nos autres occupations nous le permettaient. Durant l'hiver, M. l'abbé Jolys fit une longue et douloureuse maladie. Il en guérit pourtant, mais Mgr Faraud ne le crut pas capable de résister aux travaux et privations des missionnaires du Nord, et l'été suivant il le renvoya à Mgr Taché. M. Jolys nous quitta donc et nous laissa tous bien peinés de son départ. Mais la Divine Providence l'avait destiné à une oeuvre beaucoup plus importante que la direction d'une mission de l'Athabaska-MacKenzie, la fondation de la belle paroisse de Saint-Pierre, dont il est encore curé, dans le diocèse de Saint-Boniface.

A la fin de mai, 1877, les Pères Leserrec et Dupire quittèrent le Lac la Biche pour se rendre, le premier au Petit Lac des Esclaves, et le second au Grand Lac des Esclaves, chez le Père Gascon. Le printemps précédent, les Pères Pétitot, Husson, LeDoussal et Lecorre étaient partis pour les missions de la Nativité, de la Providence et de Good Hope. A ce poste, le Père Pétitot, heureux de se retrouver parmi ses Sauvages, voulut embellir l'église par des ornements et des peintur... ...i font encore l'admiration des visiteurs, mais il ne tarda pas à éprouver une maladie nerveuse qui l'obligea de chercher un climat moins rigoureux et un régime plus confortable. Je n'avais pas vu le Père Colignon avant de le rencontrer au Fort Pitt. Arrivé dans ce pays quand je retournais en France, il avait passé au Lac Athabaska, avait séjourné au Fort Vermillon et remontant la rivière la Paix jusqu'à Dunnegan où résidait le Père Tissier, il avait été rappelé par Mgr Faraud au Lac la Biche. Nous devions y demeurer plusieurs années ensemble, unis par les liens d'une douce amitié fraternelle que la mort seule a brisés. Caractère plein d'aménité, zèle désintéressé, dévouement sans bornes au service de Dieu et des âmes, tel est le portrait que je peux sans flatterie tracer de ce cher Père.

Le Père Leduc ayant été rappelé à Saint-Albert, nous restâmes tous les deux avec Mgr Faraud, nous partageant le travail de la mission. Monseigneur accompagnait ses barges au Fort McMurray, le Père Colignon allait chercher le bagage des missions au Fort Pitt. Je devais aller deux fois par an passer une semaine ou deux chez les Montagnais du lac de Coeur. Je m'accoutumai sans trop de difficulté et finis même par m'attacher à la mission de Notre-Dame des Victoires. Nous avions plusieurs excellents Frères convers qui prenaient soin de la ferme et des bestiaux. Les Soeurs avaient un beau couvent rempli d'élèves; les gens montraient généralement de bonnes dispositions. Le Lac la Biche présentait à nos yeux une magnifique nappe d'eau entourée de jolies collines boisées, et nous fournissait une abondante provision de poissons blancs. En un mot, on aurait eu peine à trouver ailleurs l'utile et l'agréable si bien réunis.

Mais où trouver dans ce monde un lieu à l'abri d'accidents ou autres misères humaines? Un beau jour d'été, nos Frères faisaient les foins dans une prairie assez éloignée; le Père Colignon se trouvait avec eux et je voulus aller les voir. Nous avions une belle jument un peu ombrageuse, portant fort bien. Le désir me prit de m'en servir pour cette promenade. Je vais la chercher à l'écurie, l'amène à la porte de notre maison, lui mets la selle et saute dessus. Plus rapide que l'... ...r, la méchante bête se câbre, s'élève sur ses pattes de derrière et se jette sur le dos, m'écrasant presque sous son poids, puis elle repart au galop. Heureusement, en tombant, je m'écartai un peu, sans quoi le pommeau de la selle m'aurait défoncé la poitrine. Heureusement aussi, mon pied se dégagea de suite de l'étrier, autrement l'animal m'aurait entraîné je ne sais où comme un nouvel Hypolite. Une bonne Soeur m'avait vu. Elle poussa un cri et vint à moi. Mgr Faraud l'entendit et se hâta aussi d'arriver. Je me relevai, un peu étourdi, et me tâtant le corps, je ne trouvai aucun os brisé, mais je respirais avec peine. On m'aida à gagner ma chambre. Monseigneur se fit mon garde-malade. J'avais la peau noire, de la tête aux pieds. Il me fit prendre quelques gouttes d'arnica, car il avait une provision de bons remèdes, et trois ou quatre jours après, toutes traces de mon accident avaient disparu. Mais, avec l'âge, des rhumatismes ont découvert les endroits touchés plus fortement et me forcent, très mal à propos, de me rappeler cette aventure.

Nous n'avions pas d'église convenable au Lac la Biche et il fut décidé d'en construire une nouvelle. Il fallut du temps pour rassembler les matériaux. On devait la construire en planches et le moulin à scie nous les procura toutes, seulement l'eau faisait parfois défaut. De là des retards assez longs. Enfin, quand on eut tout sous la main, Mgr Faraud, avec l'aide du cher Frère Bowes surtout, très habile ouvrier, construisit une belle église en style gothique, et lorsqu'elle fut achevée, on me confia le soin de la peindre à l'intérieur. Après avoir fait de la voûte un ciel d'azur semé d'étoiles et terminé diverses ornementations tout à l'entour, j'eus l'audace d'entreprendre un grand tableau: Notre-Seigneur sur la croix, avec la sainte Vierge et saint Jean de chaque côté. Dire que je me livrai avec plaisir à ce travail, c'est la vérité. Mais prétendre que je réussis comme j'osais l'espérer, ce serait une véritable imposture. Cependant, tel quel, ce tableau produisit un bon effet. Des Sauvages, les Montagnais du lac de Coeur surtout qui venaient au Lac la Biche pour les grands jours de fêtes, le trouvaient très beau; plusieurs même versaient des larmes d'attendrissement en contemplant notre Sauveur mort sur la croix, les pieds et les mains cloués, le sang coulant de ses plaie et du côté ouvert par la lance. Quelle meilleure récompense pouvais-je espérer de mon travail? Mgr Faraud, lui aussi, voulut bien l'approuver. "Je désirerais, me dit-il, que vous pussiez en faire autant dans toutes nos églises." Ce paroles m'encouragèrent et me poussèrent à reproduire ce même tableau quand les occasions se présentèrent.

A plusieurs reprises, il me fallut accompagner les barges dans leur voyage au Fort McMurray. Cela me fit connaître les rapides de la rivière Athabaska. Ils sont au moins aussi dangereux que ceux qui se trouvent sur le chemin du Portage la Loche. Plusieurs fois, malgré l'habileté des rameurs et des pilotes, les barges frappaient un rocher et l'eau y pénétrait. Un jour, le choc fut si fort et le trou fait aux flancs du bateau si grand que nous eûmes toute la peine du monde pour atteindre la terre. Quel malheur pour nos pauvres missions! Les Métis sont admirables dans ces circontances. Prompts comme la poudre, ils se précipitent sur les ballots et les caisses, les jettent sur la côte, puis ils se mettent à tirer le bateau sur le rivage et à le radouber de leur mieux. En prévision de ces accidents, on prend toujours une quantité de clous, de graisse, de goudron et d'étoupe et l'on répare le mal autant que faire se peut.

Dieu merci, une barge seulement a subi ce désastre. L'autre est saine et sauve et vient à notre secours. Pendant ce temps-là, deux ou trois hommes m'aident à ranger le bagage. Il faut avant tout sauver le fil à rêt, car la vie de nos pauvres Pères et Frères en dépend. J'ai la liste portant les numéros et contenus des caisses. On arrache les clous, on ouvre les caisses du fil que l'on se dépêche de délier et de suspendre aux branches pour le faire sécher. Les ballots sont heureusement solidement ficelés et recouverts de toiles goudronnées imperméables. Mais le sucre se change en sirop et une minime partie échappe au naufrage. Les sacs de farine se revêtent à l'intérieur d'une couche épaisse de pâte qui deviendra une croûte solide et protègera la masse tout en lui donnant le goût de moisi. Le thé peut se sécher et on l'étend sur des couvertures; il perdra sans doute quelque chose de sa force et de son arôme, mais on le fera bouillir plus longtemps pour y suppléer. Les ornements d'église sont, hélas! bien endommagés. Espérons que les Soeurs les rendront encore serviables. Maintenant, il faut attendre que tout cela sèche, puis le remballer dans les caisses, tant bien que mal, avant de se remettre en route.

Et chaque année, un accident de ce genre, de moindre proportion cependant, cause quelque dégât aux approvisionnements de nos missions. C'est pourquoi Mgr Faraud avait conçu le projet d'ouvrir un chemin de terre entre le lac la Biche et le Fort McMurray. Il y fit travailler deux années de suite et y dépensa une somme considérable, mais il fut obligé d'y renoncer. Un Sauvage qui prétendait connaître le pays et indiquait la voie à suivre, mena les ouvriers dans des marais impraticables. Il avait passé là en hiver, quand tout est gelé solidement, et, l'été, ce n'est plus que fondrières impossibles. Il fallait donc se contenter de la voie fluviale malgré les graves inconvénients que je viens d'indiquer. Ajoutez-y les autres dégâts provenant d'autres causes, telles que les orages et les pluies abondantes, vous ne serez pas surpris qu'une partie du bagage arrivât parfois fort endommagée. Avec les barges de la Compagnie, c'était à peu près la même chose. De sorte que, en déballant leurs caisses, les missionnaires ne trouvaient pas toujours leur compte. Ils apprenaient ainsi à se contenter de peu et même à se passer de beaucoup d'objets de la plus grande utilité.

On me chargea plus d'une fois aussi d'aller au Fort Pitt avec nos boeufs et nos charrettes, pour amener le bagage des missions au Lac la Biche. Avec le temps de grands progrès furent réalisés de ce côté. La Cie de la Baie d'Hudson avait établi un grand *steamboat* sur la Saskatchewan. Je l'avais vu et admiré en 1874. Après plusieurs essais plus ou moins heureux (car il y a des rapides dans cette rivière) ce bateau avait réussi à monter jusqu'à Edmonton, et Mgr Faraud avait obtenu que nos colis y fussent transportés pour être débarqués au Fort Pitt. Cela coûtait moins cher que sur les charrettes par le chemin des prairies. De ce côté-là cependant tout n'allait pas aussi bien qu'on le désirait. Nous arrivions au jour fixé, mais souvent il fallait attendre, et les provisions s'épuisaient. C'est ainsi que je me suis trouvé une fois au Fort Pitt, ayant avec moi plusieurs jeunes gens du Lac la Biche, qui prenaient soin de nos animaux. Je prêtai mon fusil à l'un d'eux afin qu'il nous tuât quelques perdrix ou autre gibier. Savez-vous ce qu'il fit? Ayant rencontré des Sauvages Cris, il se mit à *jouer à la main*.

Peut-être ignore-t-on en quoi ce jeu consiste, et je crois bon d'en dire un mot. Deux hommes assis par terre en face l'un de l'autre, engagent une partie. Un troisième bat du tambour, à petits coups saccadés, rythmant les gestes et contorsions des joueurs qui se démènent comme des diables dans un bénitier et poussent des eh! eh! et des ah! ah! frénétiques. S'il y a des voisins, ils ne manquent pas de venir assister à la lutte, avec plus d'empressement encore que des hommes soi-disant civilisés n'en mettent pour voir des boxeurs s'assommer à coups de poings. L'un des joueurs a mis un petit morceau de bois dans une de ses mains qu'il agite de mille manière et que tout à coup il présente fermées à son adversaire. A celui-ci de deviner dans quelle main se trouve caché le petit morceau, et il lance le doigt (on appelle cela *flècher*) vers celle qu'il croit la bonne. S'il trouve, il a gagné et il prend à son tour le fêtu qu'il cache comme le premier. S'il s'est trompé, il a perdu et doit payer. Mais le jeu ne s'arrête pas là. Il continue de plus belle, toute la journée, toute la nuit, tant qu'il reste quelque chose à mettre sur le tapis. On ne saurait croire jusqu'à quel point la passion du jeu entraîne ces pauvres Sauvages, Cris ou Dénés, car ce *jeu à la main* est partout en vogue, mais surtout chez les Cris. Ils en oublient de manger et de dormir.

Voilà donc mon jeune homme engagé dans cette lutte. Il gagne d'abord et s'anime de plus en plus, mais la chance l'abandonne, il perd tout ce qu'il a gagné, il perd ensuite tout ce qui lui appartient; ne possédant plus rien, il joue mon fusil et le perd également! Sur ces entrefaites, le sifflet du *steamboat* se fait entendre et sépare les combattants. Le soin de recevoir nos bagages et de les charger sur nos charrettes m'empêche de penser à mon fusil, et nous nous mettons en route pour le Lac la Biche. Un ou deux jours plus tard, voyant une perdrix sur le bord du chemin, je le demande à mon homme et j'apprends ce que je viens de raconter.

Nous avons essayé tant et plus de corriger cette passion chez nos chrétiens, non pas en condamnant d'une manière absolue un amusement en soi légitime, mais en les amenant à se modérer et à ne mettre à l'enjeu que de petites bagatelles, au lieu d'y risquer tout leur avoir, comme ils le faisaient autrefois. Si nous n'avons pas réussi complètement, nous avons cependant obtenu de bons résultats. Nos Montagnais, en particulier, nous ont donné de ce côté plus de satisfaction que les Cris, car ils prennent la religion plus au sérieux. Dans ce temps-là, les Cris des prairies surtout ne répondaient guère aux soins que leur prodiguaient nos Pères. En nous rendant au Fort Pitt, nous passions par le lac de la Grenouille. Le Père Fafard y établissait alors la mission, et j'ai eu le bonheur de m'arrêter plusieurs fois chez lui. Hélas! peu d'années après, il tombait avec le Père Marchand, victime des Cris infidèles qu'il cherchait à convertir!

Durant l'hiver 1878, je commençais à prêcher la retraite aux Soeurs quand des Montagnais vinrent me demander pour un des leurs, dangereusement malade. Ils appartenaient à la mission de l'Ile à la Crosse et demeuraient au lac Brochet, mais ils me dirent: "Tu es plus proche de chez nous que les Pères de l'Ile à la Crosse, et comme le cas presse beaucoup, nous sommes venus t'avertir." — "Combien de jours avez-vous mis à venir ici?" leur demandai-je. — "Cinq jours", me répondirent-ils. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je priai les Soeurs de m'excuser, j'attelai mes chiens et je partis avec eux. Hélas! le malade ne nous avait pas attendu. On achevait de l'enterrer quand nous arrivâmes. Je ne pus que bénir sa fosse et prier pour lui, mais tous les pauvres Montagnais de l'endroit voulurent profiter de ma visite et se confesser, de sorte que je ne perdis pas entièrement ma peine. En revenant, mes chiens me jouèrent un vilain tour. Nous approchions du lac la Biche. Ils avaient hâte de rentrer au logis, parait-il, car, comme s'ils s'étaient donné le mot, les voilà qui partent au galop et me forcent de courir après eux. Je ne les aurais certainement pas rejoints si au bout de deux heures ils n'avaient accroché la traine dans quelque souche qui obstruait le sentier. J'étais à bout de souffle et pour me reposer aussi bien que pour les punir je me couchai sur la traine et les obligeai à me hâler jusqu'à la mission. On ne s'imagine pas quel instinct malicieux excite parfois ces animaux. Ordinairement, dans la marche, il suffit de crier: oh! ils s'arrêtent de suite, mais ce jour-là, plus je criais fort pour les arrêter, plus ils redoublaient de vitesse pour s'enfuir. On dirait presque qu'ils ont le diable au corps et qu'ils prennent plaisir à se moquer ainsi de vous. Cependant, tout considéré, ils nous rendent beaucoup plus de services qu'ils ne causent de désagréments, et ils méritent bien qu'on leur pardonne une escapade.

En 1879, Mgr Faraud, malgré les douleurs que la sciatique et la goutte lui faisaient souffrir, entreprit de visiter ses missions du lac Athabaska et du Mackenzie, et envoya Mgr Clut en France chercher de nouveaux missionnaires et des secours financiers en prêchant et quêtant partout, ce qu'il fit avec succès, car il nous revint en 1880 avec les Pères Joussard et de Chambreuil et les Frères Ancel et O'Brien, tous hommes doués d'excellentes qualités et d'aptitudes variées particulièrement précieuses dans nos pays du Nord. Les barges avaient déjà fait leur voyage au Fort MacMurray et nous ne pourrions les y expédier encore. Mais nos vénérables évêques avaient combiné un plan qui les arrangeait tous les deux. D'après ce plan, Mgr Clut prendrait des canots et au moins trois hommes expérimentés pour le conduire à travers les rapides de la rivière Athabaska jusqu'à la Nativité, lui-même et ses compagnons devant faire l'office de rameurs. De son côté, Mgr Faraud remonterait du Mackenzie jusqu'au lac Athabaska, où les hommes du Lac la Biche devaient l'attendre avec leurs canots et le ramener à Notre-Dame des Victoires. Mgr Clut nous laissa le Père de Chambeuil, partit avec ses autres compagnons et ses guides et remplit sa part du programme. Il courut bien des dangers dans les rapides où il faillit périr, mais il arriva sain et sauf au rendez-vous fixé. Peu après, Mgr Faraud l'y rejoignit avec le Frère Boisramé, qu'il ramenait de la Providence et dont les soins dévoués lui étaient nécessaires à cause de son état de souffrance.

La rencontre de ces vénérés prélats leur procura les plus douces consolations, mais elle ne dura pas longtemps, car il restait à Mgr Faraud un long voyage à faire. Par chance, la Cie de la Baie d'Hudson lui offrit un magnifique canot que l'on avait préparé pour le gouverneur de la Compagnie, en visite lui aussi dans ses forts, et dont on n'avait plus besoin. Monseigneur ayant fait ses adieux à son auxiliaire, au personnel de la mission, aux catholiques métis et sauvages, embarqua avec le Frère Boisramé et les trois homme du Lac la Biche, dont voici les noms: François Laroque, William Hoole et Joseph Desjarlais. Tout alla bien jusqu'au Fort McMurray et même plus haut, mais au rapide de la Montagne l'imprudence des guides causa la perte des provisions de voyage. Pour passer ce rapide, tout le monde mit pied à terre, le canot parut assez allégé et l'on ne se donna pas la peine de débarquer les provisions et d'en faire le portage. Mgr Faraud, ayant de la peine à se trainer lui-même, n'y fit pas attention. Les hommes, avec le Frère, hâlaient le canot et prenaient sans doute les précautions ordinaires, mais il arriva ce que l'on aurait dû prévoir. Au milieu des tourbillons et des vagues en furie le canot chavira et les provisions disparurent. Il fallut retourner au Fort McMurray et s'en procurer d'autres. Cette leçon profita aux voyageurs qui firent les portages nécessaires et passèrent tous les rapides sans autre accident.

Mais cela leur prit plus de temps qu'ils n'avaient compté et une fois arrivés à la rivière des Maisons, de sinistre mémoire, ils constatèrent qu'ils n'avaient pas assez de vivres pour achever le voyage. Mgr Faraud s'adressa alors à François Larocque: "Tu vois, lui dit-il, où nous en sommes. Connais-tu le chemin qui coupe à travers bois et mène à la mission?" — "Je connais ce chemin", répond François. "Il est moitié plus court qu'en suivant la rivière." — "Veux-tu partir seul et porter une lettre au Père à qui je demanderai de nous envoyer des provisions?" — "Je le veux bien, et je crois que c'est la seule chose à faire." — "Tu promets de ne pas t'amuser en route et de remplir ta commission le plus vite possible?" — "Je le promets." — "Eh! bien, je vais écrire une lettre et te donner aussi une partie des vivres qui nous restent, et j'ai confiance que tu feras ton devoir comme il faut." Cela ne prit que deux minutes, et François, ne portant que son fusil et la ration promise, se lança dans la forêt et les autres, animés par l'espoir de recevoir bientôt du secours, continuèrent leur marche sur la grève en tirant le canot à la cordelle.

Et que faisait notre Laroque pendant ce temps-là? Avant la fin de sa première journée, il rencontra une ourse avec ses deux petits qui, entendant le bruit de ses pas, prirent la fuite et grimpèrent sur un arbre. François les voit et, bon chasseur comme le sont tous les Métis, il tue la mère d'abord et les oursons ensuite, et tous les trois dégringolent de l'arbre et tombent morts à ses pieds. Il ne songe alors qu'à profiter de la bonne occasion de faire de copieux repas, dépèce ces animaux, fait du feu et met un bon quartier à rôtir, oubliant ses belles promesses de porter sans retard la lettre que Monseigneur lui a confiée. Il se bourre de viande et voyant le soir approcher, il pense qu'il fera bien de camper où il est, se couche et se plonge dans un profond sommeil d'où le soleil a de la peine à le retirer. Il se lève, rallume le feu et se prépare un bon déjeuner. Il va partir enfin, mais comment abandonner tant de belle viande qu'il ne retrouvera pas ailleurs? Il a encore une longue distance à parcourir et la prudence lui suggère d'en emporter le plus possible. Il se charge en conséquence, mais bientôt le poids le fatigue et ralentit sa marche. Eh! bien, reposons-nous, se dit-il, et prenons des forces en faisant un bon dîner; cela diminuera toujours un peu mon fardeau! C'est ainsi qu'il acheva son voyage et arriva au moins trois jours plus tard qu'il n'avait promis. En me remettant la lettre de Mgr Faraud, il m'apprit lui-même ce que je viens d'écrire, et il n'eut pas honte d'ajouter: "Dépêchez-vous de lui envoyer des provisions, car c'est certain qu'ils n'ont plus rien à manger."

J'engageai de suite deux hommes qui partirent en canot avec des vivres. Traverser le lac, descendre la petite rivière la Biche jusqu'à son confluent avec la rivière Athabaska, cela demandé trois bonnes journées. Ils trouvèrent là nos voyageurs qui, depuis trois jours, ne vivaient que de fruits de l'églantier, vulgairement appelés gratte-culs. Encore n'en trouvaient-ils pas assez pour apaiser leur faim, si bien que le Frère Boisramé se vit réduit à faire bouillir un sac de peau d'orignal dans lequel il mettait sa chaudière de voyage. Ce sac était noir comme le charbon à l'intérieur. "Mais, me dit-il, je le fis bouillir trois fois et le lavai à grande eau aussi souvent avant de la faire cuire pour tout de bon, me proposant de la réduire en gelée que j'aurais assaisonnée avec des boutons d'églantier." Mais des provisions plus subtantielles arrivèrent à temps et le Frère renversa sans regret la chaudière et son contenu.

Enfin, nous eûmes le bonheur de revoir Mgr Faraud et le cher Frère Boisramé qui ne le quitta plus. Les fatigues et les privations du voyage furent bientôt oubliées. Monseigneur reprit ses habitudes laborieuses, à l'imprimerie et à la reliure durant l'hiver, au jardin au retour de la belle saison. Il essaya de cultiver le tabac et réussit assez bien pour nous fabriquer des cigares, au Père Colignon et à moi. Quand le moulin marchait, il nous y conduisait pour scier les billots dont il voulait toujours avoir une provision. Le Frère Boisramé était extasié de voir les planches lui tomber si facilement dans les mains et il jurait qu'il ne toucherait plus désormais la scie de long. Comme délassement, Monseigneur me lisait quelque fois un sermon du Père Lacombe en cris. "C'est un style aussi beau en cris que celui de Fénélon en français!" me disait-il; et il parlait en connaissance de cause. Les travaux de la ferme l'intéressaient également. Il désirait voir la récolte de blé assez abondante pour fournir une plus grande ration de farine à nos missions du Nord. Enfin, il nous donnait à tous l'exemple d'un dévouement infatigable autant que ses forces le lui permettaient.

(*A suivre*)

Le rôle du Canadien-français dans l'industrie

Le professeur Bracq, de l'Université Vassar, dans une de ses études sur les Canadiens-français, dit que ceux-ci ne sont réellement inférieurs aux Anglo-Canadiens qu'à un seul point de vue: au point de vue industriel.

Le savant professeur explique d'ailleurs que lors de la conquête il n'y eut guère que les colons pauvres et le clergé qui ne retournèrent pas en France, si bien que dès 1760 nos malheureux ancêtres, abandonnés des leurs, se trouvèrent fatalement condamnés à une dépendance économique dont il n'était pas facile de se relever.

Pendant ce temps, au contraire, les Anglo-Canadiens, aidés par le capital anglais et favorisés naturellement par tous les avantages réservés à la race conquérante dans un pays conquis, monopolisèrent l'industrie.

Pourtant, en dépit des circonstances défavorables, quelques-uns des nôtres sont arrivés, à force de ténacité, de travail opiniâtre et d'efforts continus, à se tailler une place enviable dans l'industrie du pays.

Il est même une branche de celle-ci où les nôtres ont atteint une position prépondérante: c'est celle de la fabrication de la chaussure, et cela à tel point qu'il n'est pas exagéré de dire qu'en Canada l'industrie de la chaussure est une industrie canadienne-française.

Parmi les gens de notre race, bien peu se doutent que 65 pour cent de la production totale des chaussures au Canada provient de la province de Québec et que près de quarante pour cent des manufactures de chaussures de cette province appartiennent en toute propriété à des Canadiens-français.

Et cependant c'est un fait; et non seulement les nôtres sont puissants comme patrons, comme directeurs dans cette branche d'affaires par le nombre et l'importance de leurs maisons, mais ils y sont puissants aussi par le pourcentage considérable qu'ils occupent parmi la classe ouvrière employée dans les manufactures, puisqu'ils entrent pour les sept-huitièmes du personnel masculin et féminin travaillant à la fabrication de la chaussure, et cela même dans les entreprises appartenant à des Anglo-Canadiens ou autres.

Comme Canadiens-français, dans l'intérêt de l'avenir de notre race, nous devons donc encourager de toutes nos forces cette industrie. Comment? c'est très facile et très simple: en achetant des chaussures fabriquées au pays.

Comme Canadiens tout court, comme citoyens de notre grande Confédération, nous devons également acheter des chaussures canadiennes. Pourquoi? parce que cela contribuera à enrayer la dépréciation ruineuse de notre change et l'accroissement du coût de la vie.

Enfin notre intérêt propre nous pousse à favoriser cette industrie, puisqu'il est prouvé que les chaussures de fabrication canadienne sont notablement supérieures en qualité à la plupart des chaussures importées, surtout aux chaussures américaines.

Achetons donc des chaussures fabriquées chez nous en nous disant que chaque dollar dépensé ainsi revient en grande partie aux nôtres, soit comme profit, soit comme rémunération de travail. Le public canadien achète pour cinq millions de dollars de chaussures par année aux Américains; cessons d'enrichir pareillement nos voisins, enrichissons-nous d'abord nous-mêmes.

Toto veut un tambour.

—Tu m'empêcherais de travailler, lui dit son père.

—Non, je te promets de n'en jouer que quand tu dormiras.

APPEL POUR LE SACRE-COEUR

Copie de l'appel fait par M. Béland à tous les clients de langue française de la Maison Christie Grant.

Winnipeg, 23 sept. 1920.

Mes chers compatriotes:—

Vous êtes sans doute au courant de la situation pénible qui nous est faite par cette loi inique du gouvernement manitobain, laquelle prive nos enfants de l'enseignement du français dans les Ecoles Publiques. Comme vous le savez peut-être, tout en nous réfusant ce droit on nous *oblige à payer des taxes* pour le soutien de ces mêmes écoles. Devant une telle loi, où la force prime le droit, il nous faut forcément nous soumettre tout en protestant.

La province du Manitoba est la plus opprimée sous ce rapport. La province de Québec a la plénitude de ses droits, elle est maitresse chez elle. L'Ontario, la Saskatchewan et l'Alberta ont des écoles séparées et nous, nous avons *rien!*

Cependant nous savons garder, en face de ces provocations, le calme que nous donne le sentiment du droit qui non-seulement ne saurait mourir, mais qui, tôt ou tard, redressera la tête qu'il avait plié sous la tempête et brillera plus fort et plus loin. Nous avons l'orgueil de notre race et, dans les luttes douloureuses de l'heure présente, nous faisons quand même l'impossible pour donner à nos enfants une instruction religieuse et française en rapport avec nos aspirations nationales.

Dans la ville de Winnipeg, au milieu d'une population cosmopolite, il existe un groupe de catholiques de langue française, environ 160 familles, qui n'a pas voulu plier l'échine jusqu'à terre et qui, de par ce fait, doit s'imposer, depuis 15 ans, des sacrifices souvent au-dessus de ses forces pour soutenir, dans la paroisse du Sacré-Coeur, une Ecole où au-delà de 200 elnants reçoivent, dans les *deux langues*, l'éducation qui fera d'eux, plus tard, des citoyens Canadiens faisant honneur à notre race et à notre religion.

La majeure partie de la population de langue française, de cette paroisse du Sacré-Coeur, se compose d'ouvriers et autres salariés, ce qui veut dire que les ressources de chacun sont limitées. Ce n'est, cependant, ni le coeur ni la bonne volonté qui nous manque, mais, en face du nombre toujours croissant d'enfants à qui nous désirons donner l'instruction, notre école devient trop petite et nos ressources ordinaires ne peuvent plus suffire. Il serait presque inhumain de demander aux paroissiens du Sacré-Coeur une plus large part de sacrifices car Dieu seul sait tout ce qu'ils se sont imposé, dans ces dernières années, pour soutenir leur église, leurs prêtres, prendre soin des pauvres et soulager les misères de toutes sortes que la guerre terrible a fait surgir un peu partout.

La Commission Scolaire de la paroisse du Sacré-Coeur a décidé de faire un bazar vers le premier novembre dont les revenus serviront au soutien et à l'agrandissement projeté de notre école. A cette occasion je prends la liberté de faire appel à tous mes compatriotes en leur demandant une obole pour "*la survivance de la seule école française du diocèse de Winnipeg*".

Que tous ceux qui liront cet article fassent leur possible pour nous donner quelque chose. Un article quelconque pour notre bazar, une souscription en argent, quelque minime soit-elle, sera reçu avec reconnaissance.

Il y a beaucoup d'oeuvres méritoires qui ont droit à la charité des nôtres. Nous le savons, amis je ne crois pas qu'il y en ait de plus belle que celle d'aider à donner, envers et contre tous, l'instruction religieuse et française, à vos petits compatriotes manitobains!

Je connais assez mes compatriotes pour savoir que, quoiqu'on en dise, ils ont le coeur à la "*bonne place*" et qu'un grand nombre se feront un devoir et un plaisir de nous aider dans cette lutte que nous soutenons pour la conservation, dans le coeur et l'âme de nos enfants, de l'héritage sans prix que nous légua cette France indomptable que n'a pu briser la botte infâme de l'Allemand! Pas plus que l'Allemand qui n'a pu piétiner le coeur de notre vieille mère-patrie, pas plus les lois iniques d'une province du Dominion ne pourront réussir à arracher du coeur des générations qui poussent, le doux parler de France et la foi invincible de ses Jeanne d'Arc et de ses Vincent de Paul!

Nous voulons continuer la lutte mais nous sommes à bout de forces, nous refuserez-vous votre aide?...

Albert-J. Béland.

P. S.—Toute souscription devra être adressée au Rév. Père A. Normandin, O.M.I., 597, Avenue McDermott, Winnipeg, Man. Nous publierons le mois prochain, dans l'*Ami du Foyer*, les noms de tous les donateurs.

LE "CANADA MUSICAL"

Toujours à l'affut des dernières nouvelles qui peuvent intéresser les mélomanes, Le Canada Musical publie aujourd'hui une lettre autographe du Barde breton, de Théodore Botrel que notre grand public n'a pas oublié depuis son voyage en Amérique, il y a quelque dix ans. Cete lettre sera lue avec avidité, car elle contient des détails sur la vie de ce fameux compositeur dont les oeuvres sont si humaines. Le grand artiste Jean de Reszké, qui fut dans son temps le plus grand ténor de son époque, doublé d'un comédien remarquable, vient d'être décoré de la Légion d'Honneur par le gouvernement français. Notre confrère artistique promène aussi ses lecteurs dans l'Opéra de Paris, qui est une ville en lui-même. Il publie aussi l'opinion du grand Victor Maurea sur le chant; il donne des nouvelles du dernier opéra de Charpentier, de l'invention que Marconi perfectionne, par laquelle on pourra entendre en Angleterre la musique exécutée en Italie. Plusieurs portraits, dont le principal est celui de Scotti, le baryton, dans le rôle de Scarpia ("La Tosca").

Le Canada Musical se vend 15 sous le numéro. Pour les abonnements, $3 par année, s'adresser à Casier posal 1509, Montréal, Canada.

Lili cache sa poupée derrière une armoire.

—Qu'est-ce que tu fais là?

—Je cache ma poupée, petite mère, parce que je serai bien heureuse quand je la retrouverai.

Papa vient d'être décoré.

—Oh! je suis bien contente! fait Lili. Il y aura des soldats à son enterrement.

Quelques mots Aux jeunes

Mme LAMBERT DIT POURQUOI ELLE EMPLOYA LES PILULES DE DODD POUR LES REINS

Pour prolonger sa santé et ses forces. Elle a usé des Pilules de Dodd de la façon la plus satisfaisante.

Lyster Station, Megantic, Québec. (Spécial) 4 octobre. — De ceux qui rendent témoignage des bénéfices qu'ils ont retiré de l'emploi des Pilules de Dodd pour les reins, on n'en trouve guère de plus enthousiastes que Mme Frederic Lambert, dame bien connue ici.

"Les Pilules de Dodd pour les reins m'ont soulagée et satisfaite", déclare Mme Lambert. "Je souffrais du rein depuis deux ans et j'étais très affaiblie. De temps à autre je suivis plusieurs traitements, mais sans succès."

"Ayant lu beaucoup d'éloges des Pilules de Dodd pour les reins, je décidai d'en faire l'essai. J'en achetai quatre boîtes qui me donnèrent un résultat très satisfaisant.

"Je recommande les Pilules de Dodd pour les reins aux jeunes personnes qui veulent prolonger leur santé et leur force."

Mme Lambert s'adresse spécialement aux jeunes, mais les Pilules de Dodd pour les reins peuvent être employées par les jeunes et les vieux qui souffrent du rein et des maladies qui proviennent du mauvais fonctionnement du rein. Les résultats obtenus expliquent la grande popularité de ce remède au Canada.

Demandez à vos voisins si les Pilules de Dodd pour les reins ne sont pas le remède idéal pour les maladies du rein.

Les Pilules de Dodd pour les reins: 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co., Limited, Toronto, Ont.

En Province

STE. GENEVIEVE

La mort vient de nous enlever une paroissienne dans la personne de Mme Josaphat Leclair, née Evangéline Bélisle. Depuis quelque temps Mme Leclair éprouvait des maux de tête qui la faisaient souffrir horriblement. Voyant que le mal augmentait toujours, elle demanda qu'on la conduisit à l'hôpital de Saint-Boniface. C'est là qu'elle s'éteignait, le 25 septembre, à la suite de deux graves opérations. La défunte était âgée de 35 ans. La dépouille mortelle fut transportée à Sainte-Geneviève, le lendemain.

Mardi, le 28, eurent lieu les funérailles au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. M. l'abbé Decelles, curé de la paroisse, chanta le service durant lequel on fit une collecte qui rapporta le montant de $35.40. Le produit de cette quête sera employé à faire dire des messes pour le repos de l'âme de la chère disparue.

Mme Leclair était la fille de M. et Mme Jean Bélisle qui célébrèrent le 50me anniversaire de leur mariage trois semaines avant sa mort.

Nous prions les familles Leclair et Bélisle d'agréer l'expression de notre plus vive sympathie. *Requiescat in pace.*

BRUXELLES

Bruxelles a besoin d'un bon bon forgeron. Il faudrait qu'il connaisse aussi les automobiles. Il y a dans cette ligne un bel avenir. Quiconque est tenté par cette proposition est prié de s'adresser à M. Joseph Doyon.

ST-JEAN-BAPTISTE

La succursale locale de la S. D. L. a tenu une réunion dans notre salle publique. M. A.-L. Beaubien présidait et M. Ranson agissait comme secrétaire. M. S. Jordan, organisateur provincial pour le Manitoba, expliqua brièvement le but et l'objet de cette organisation.

M. l'abbé Senez et plusieurs autres personnes portèrent aussi la parole. Des cartes d'admission furent distribuées et plus de 70 s'inscrivirent. Les élections ont donné le résultat suivant: président, M. A.-L. Beaubien; vice-président, M. Georges Guertin; secrétaire-trésorier, M. F.-A. Ranson.

Avant de se disperser, on vota des remerciements à M. Jordan et on l'assura de la sympathie des Canadiens-français pour l'Irlande et que la noble cause pour laquelle lui et tant d'autres luttent aurait toujours leur support.

SOMERSET

Naissance. — Le 23 septembre: Marguérite-Berthe-Priscilla, fille de M. et Mme Célestin E. Champagne.

LETELLIER

Encore une fois, hélas! notre église a revêtu ses habits de deuil à l'occasion des funérailles d'une jeune Enfant de Marie, Mlle Antonia Savoie.

Partie le 5 juillet dernier avec sa mère pour un voyage dans la province de Québec, Mlle Antonia se sentit malade dès son arrivée chez son grand-père. Durant tout le cours de sa promenade le mal ne fit que s'aggraver et de retour chez son père elle prit le lit, hélas! pour ne plus se relever, et les souffrances qu'elle a endurées furent des plus aiguës, surtout durant les derniers jours de sa maladie; c'est vendredi dernier, le 24 septembre, qu'elle rendit à Dieu son âme si jeune encore mais mûre pour le ciel. Antonia n'avait que quinze ans!

Les funérailles eurent lieu lundi, le 27 septembre, au milieu d'un grand nombre de parents et d'amis. Les Enfants de Marie, précédées de leur bannière, allèrent en corps à la rencontre de l'ancienne congréganiste. M. Euclide Boiteau portait la bannière, et les demoiselles Yvonne et Marie-Ange Breton, Antoinette Désautels et Germaine Parent en tenaient les rubans.

M. Euclide Désautels, père, était le maître de cérémonies, et M. Rodolphe Péloquin conduisait le deuil.

Portaient le cercueil: MM. Conrad et Gérard Savoie, frères de la défunte, et MM. Laurent, Edmond, Joseph et Ovide Delorme, ses cousins. Mlles Anna, Cécile et Edmire Delorme, Marie-Anne Dumontier, cousines de la regrettée, ainsi que les demoiselles Alphonsine Barnabé et Andrée-Anne Dansereau, tenaient les rubans du cercueil.

La levée du corps fut faite par M. le curé Jutras et le service chanté par M. l'abbé Roy.

Le choeur de chant était bien fourni et Mlle Alphonsine Barnabé chanta avec beaucoup d'âme le beau cantique: "Entendez-vous, chrétiens fidèles."

Les paroissiens se sont montrés généreux en contribuant $17.70 pour faire chanter des grand'messes pour celle que l'on pleure, à la collecte faite pendant le service par les demoiselles Alma Bouchard et Léa Robert.

Feu Mlle Savoie laisse pour la pleurer, son père, sa mère, deux soeurs, Mlles Solanges et Cécile, cinq frères, MM. Conrad, Gérard, Maurice, Emilien, Lionel.

Les Enfants de Marie et tous les amis prient la famille si douloureusement éprouvée d'accepter leurs condoléances les plus sincères. - R. I. P.

A SAINT-LEON

Dimanche prochain, concert par **M. S. Hélie** et d'autres artistes, donné pour la population de Saint-Léon, Somerset et les alentours.

SAINT-CLAUDE

Nous avions dimanche soir le plaisir d'entendre M. S. Hélie dans un délicieux concert. Si l'on tient compte du mauvais état des chemins, l'assistance était nombreuse. Saint-Claude a montré qu'ici l'on sait apprécier la musique classique.

Nous espérons que M. Hélie nous reviendra l'an prochain et nous lui promettons une belle assistance.

SAINTE-AMELIE

Le 20 septembre dernier, notre école du village eut l'honneur de devenir momentanément une cour de justice. En effet, Monsieur le juge Bonnycastle, de Dauphin, est venu y siéger pour décider un point en litige entre commissaires d'école. Deux avocats, MM. Simpson et McPhaden, discutèrent avec habileté le pour et le contre. Après les plaidoyers respectifs, nous nous attendions évidemment à la solution de la question et nos yeux étaient dirigés vers Son Honneur le Juge. La réponse ne fut pas une sentence, car M. Bonnycastle fit observer qu'il lui fallait un peu plus de lumière et que par conséquent il se réservait le droit de se prononcer plus tard. Donc, pas plus avancés! Les affaires sont encore en suspens!

* * *

Le 30 septembre, la même école fut le théâtre d'une toute autre scène: c'était l'exposition annuelle où nos enfants sont heureux de venir exhiber tout ce qu'ils savent faire de beau, de bon et d'utile. Peut-être qu'il y a eu moins d'admirateurs que les années précédentes — les travaux des battages expliquent l'absence de beaucoup; — cependant ceci n'enlève rien aux mérites de nos enfants animés de tant d'émulation. Ils reçurent non seulement des paroles encourageantes des inspecteurs, mais naturellement aussi des prix qui vont provoquer chez eux une émulation plus grande encore pour l'avenir.

* * *

Un mot sur notre tombola, sans cela on va croire qu'elle est morte et enterrée. Elle est vivante plus que jamais, notre tombola! Les livrets s'en vont et leurs coupons reviennent! Nos amis, en nous renvoyant ces derniers, nous demandent parfois la date du tirage. Il nous est impossible de fixer le jour, ou plutôt la nuit, dès aujourd'hui. C'est en novembre qu'aura lieu le tirage de la tombola. La *Liberté* et les affiches publieront la date précise.

D'ici là que nos vendeuses déploient une activité fébrile pour mériter la récompense promise à celle qui aura à son crédit le plus grand nombre de livrets vendus!

Olivier.

LAC DU BONNET

Jeudi soir, MM. les abbés Horace Messier, du Petit Séminaire, et L. Rivard, curé de l'Ile des Chênes, étaient de passage au presbytère.

* * *

Etaient aussi de passage, MM. Lavack et Bouvier, qui viendront s'établir ici à la fin de ce mois.

* * *

Depuis le commencement de l'année, il y a eu augmentation de trois nouveaux feux.

* * *

M. Gérard Dumouchel est actuellement de passage ici pour affaires.

Sépulture—Marguerite-Emilie-Cécile Lavacque, fille de M. Th. Lavacque, décédée le 25 septembre, à l'âge de 16 mois.

Bob est capricieux, surtout à table. Ainsi, il manifeste à l'égard du rôti une antipathie spéciale. Et sa maman, prenant un air sévère:

—Si tu ne manges pas ta tranche de gigot, je vais appeler l'ogre....

—C'est ça, riposte Bob enchanté, il la mangera, lui ...

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 4 OCTOBRE

BLÉ

No 1 Nord, déchargé	$2.24¾
No 2 Nord, déchargé	$2.21¾
No 3 Nord, déchargé	$2.13¾
No 4 Spécial	$2.06¾
No 5	$1.96¾
Track, Manitoba	$2.21¾
Screenings	$8.00

AVOINE

2 C. W.	$ .70⅝
3 C. W.	$ .67⅝
Fourrage No 1	$ .64⅝
Fourrage No 2	$ .62⅝
Track	$ .67⅝

ORGE

No 3 C. W.	$1.06¾
No 4 C. W.	$1.01¾
Rejeté	$ .92¾
Track	$1.02¾
Fourrage	$ .90¾

LIN

No 1 C. W., déchargé	$3.10
No 2 C. W.	$3.06
No 3 C. W.	$2.70
Rejeté	$2.60
Track	$3.09

SEIGLE

2 C. W.	$1.72

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI, LE 4 OCTOBRE

"Steers".—	
Excellent	$9.50—$10.50
Bons	$7.00—$9.00
Moyens	$5.50—$6.50
Ordinaires	$4.50—$5.00
Feeders"—	
De choix	$7.50—$8.00
Bons	$5.00—$7.00
"Stockers", "Steers" et taures.—	
De choix	$5.50—$6.00
Bons	$4.50—$5.00
"Oxen"—	
De choix	$7.00—$8.00
Moyens	$5.50—$6.50
Bons	$4.00—$4.75
"Bulls".—	
Bons	$5.00—$5.50
Ordinaires	$4.25—$4.50
Taures; De boucherie.—	
Excellents	$7.00—$8.00
Bons	$5.50—$6.50
Veaux.—	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.50—$7.50
Ordinaires	$4.50—$5.50
Cochons.—	
Choix	$21.00—$21.00
Lourds	$18.00—$18.00
Légers	$18.00—$20.00
Truies	$16.00—$16.60
"Stags"	$14.00—$15.00
Vaches de boucherie.—	
De choix	$7.00—$8.00
Bonnes	$5.25—$6.50
Moyennes	$4.50—$5.00
Ordinaires	$2.50—$4.00
Moutons.—	
Bons moutons	$6.00—$7.00
Ordinaires	$4.00—$5.00
Agneaux	$10.00—$11.00
Ordinaires	$5.00—$7.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	$ .52
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$ .59—$ .63
De ferme. Aux cultivateurs	$ .43
Farine.—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$6.77½
2 sacs de 49 livres	$6.85
4 sacs de 24 livres	$6.90
Western Canada—Purity—	
Sac de 98 livres	$6.77½
2 sacs de 49 livres	$6.85
4 sacs de 24 livres	$6.90
Ogilvie—Royal Household—	
Sac de 98 livres	$6.77½
2 sacs de 49 livres	$6.85
4 sacs de 24 livres	$6.90
Maple Leaf—King's Qualiyt—	
Sac de 98 livres	$6.77½
2 sacs de 49 livres	$6.85
4 sacs de 24 livres	$6.90
Légumes	
Patates. Le minot	$1.75
Betteraves. La livre	.02
Navets. La livre	.02
Carottes. La livre	.02
Oignons verts. La douzaine	.25
Oignons. Le cent	3.50
Alimentation	
Son. La tonne	$45.00
Gru. La tonne	$50.00
Foin—	
No 1 Timothy	$28.00
No 2 Timothy	$26.00
No 1 Red Top	$24.00
No 2 Red Top	$22.00
No 1 Upland	$20.00
No 2 Upland	$18.00
No 1 Midland	$20.00
No 2 Midland	$18.00
Gruau.—	
Le sac de 98 livres	$4.20—$4.[illegible]

Mortels qui ne boiront que nectar

Genève, 26. — Les habitants du village de Matigny ne boiront pour un certain temps que du vin et de la bière. Les constructions d'aqueduc ont été balayées dans l'inondation de la vallée de Chamonix, causée, par la précipitation de l'eau qui s'était amassée sur un glacier. L'inondation se retire maintenant, mais on ne pourra pas refaire les constructions avant plusieurs semaines. Le dommage a été de plusieurs millions de francs, mais il n'y eut pas de perte de vie.

Guillaume est compatissant

Amerongen, 27. — Aujourd'hui, l'ex-empereur allemand a remis aux autorités du village le petit hôpital qu'il avait fait construire en souvenir de l'asile qu'Amerongen lui avait offert lors de sa fuite d'Allemagne.

L'ex-empereur s'est rendu, en automobile, de Doorn à Amerongen. Les habitants lui ont fait fête et lui ont offert des fleurs.

La construction et l'ameublement de l'hôpital ont coûté 100,000 florins. Il contient huit lits qui sont à la disposition de tous les habitants du village.

La famine en Chine

Honolulu, 27. — Un cablogramme de Tokio au journal japonais "Nippu Jiji" rapporte que la famine est telle dans la province de Chantoung que les Chinois empoisonnent des familles entières plutôt que de les voir lentement mourir de faim. Un fonds de secours de cent millions de dollars est nécessaire pour sauver les habitants dans les régions éprouvées.

L'électrification au Japon

Wahington, 27. — D'après les renseignements parvenus au département d'Etat, les directeurs des chemins de fer japonais ont décidé de substituer l'électricité à la vapeur sur toutes les lignes de l'empire. Ce changement, qui, estime-t-on, coûtera 20 millions, réduira le nombre des locomotives en service de 40 pour cent.

Parti ouvrier protestant

Toronto, 25. — Un des résultats de la séparation des Electriciens et des Bouchers de l'Internationale, est le mouvement qui établirait un parti protestant du travail, pour faire opposition aux activités du mouvement catholique du travail dans Québec.

La plus grande partie des chefs du travail à Toronto sont opposés à ce mouvement. Ils voient avec crainte l'introduction du sectarisme dans les cercles du travail. La nouvelle de la création de ce parti n'est pas définitive, mais on en parle beaucoup dans les cercles de travail.

La pulpe vaut son pesant d'or

Cobalt, Ont., 26. — Les prix du bois de pulpe s'élèvent d'une façon extraordinaire, et les colons du nord qui ont de ce bois sur leurs terrains et qui demeurent assez près du chemin de fer l'abattent en masses et font de gros profits, en raison de la grande rareté du papier d'imprimerie dans les villes.

Le prix du bois de pulpe est actuellement de $15 la corde. Le prix il y a quatre ou cinq ans était de $4 à $5. Les représentants des grands moulins payent jusqu'à $17 la corde pour le bois transporté jusqu'à la voie ferrée.

L'occupation du Rhin

Paris, 24. — M. Frédéric François Marsal, ministre des Finances de France, a déclaré que les dépenses encourues par les Alliés pour l'occupation de la région du Rhin étaient évaluées, à la fin du mois de mars, à 18 milliards de francs.

Le montant payé par l'Allemagne, qui, d'après des clauses du traité, doit défrayer les frais de l'occupation, a donné en acompte à la fin de juillet 13,088,000,000 de marks, ce qui équivaut à 402,000,000 de fr.

Comme on le voit, l'Allemagne a encore des sommes considérables à remettre aux Alliés pour les compenser des frais de l'occupation du Rhin.

L'élection de Yale-Cariboo

Ottawa, 28. — L'élection de Yale-Cariboo, dans la Colombie-Britannique, a été fixée au 29 novembre, le même jour que celle de Elgin Est.

Le premier ministre y prendra part sans doute, car il se trouvera dans la Colombie-Britannique dans les premiers jours de novembre.

Ainsi qu'on l'annonçait, la semaine dernière, l'hon. M. Meighen fera lui aussi son voyage de l'Ouest. Son intention est de partir vers le 7 octobre et de se rendre jusqu'à Victoria. Son itinéraire n'est pas encore fixé, cependant, et la date de son départ dépendra du jour auquel ses amis préféreront qu'il donne son coup de main dans Elgin.

Autour de la Ferme



LA ROUILLE...

Une lettre m'arrive, cette semaine, et j'en remercie l'auteur, car c'est un plaisir de constater que, ailleurs comme ici, on se préoccupe de ce grand fléau qui nous fait tant dommage et qui menace de tout détruire par la suite. Cette lettre, la voici:

"Monsieur le Curé,

"Je viens de lire la "Page Agricole" de la Liberté, *et j'y vois votre article au sujet de la rouille. Ma foi, je conçois bien que les trois moyens de prévention que vous proposez seraient efficaces au moins pour diminuer les dommages, comme vous le dites vous-même, et ce serait déjà beaucoup, en attendant un remède radical.*

"Je suis bien avec vous; je comprends qu'une terre à blé ne peut jamais être trop bien préparée; votre relevé de pâturage ou de luzernière fait des champs à blé de premier choix. En plus cette préparation de terre est bien facile et payante même, puisqu'on vend le lait au-delà de $3.00 le cent livres. Et quand on considère que la luzerne hachée avec deux fois autant de bonne paille fait un très bon fourrage, on ne se figure pas, malgré le prix de la semence, qu'il y ait si peu de fermiers qui ne profitent de cet avantage.

"Il y a bien aussi le fermier qui joue un grand rôle dans cette préparation. Nous pouvons donc préparer de grands champs à blé. Je suis donc complètement de votre avis. Un cultivateur peut avec avantage préparer sa terre à blé. Même les terres éloignées de l'étable, puisque celles-là peuvent être fertilisées en y faisant des luzernières.

"Quant à la semence de blé comme de tout grain, elle doit être de bonne et même de la meilleure qualité, cela va de soi.

"Je suis bien inquiet, cependant, quand je considère votre dernier et très important moyen d'éviter la rouille: Semer à temps. Mais, Monsieur le Curé, on ne tient pas le temps; quand le printemps est tardif, nous ne pouvons pas nous aider, il faut bien attendre que la terre soit dégelée ou qu'elle soit assez séchée.

(Signé) "*P...*"

Encore une fois je remercie beaucoup le monsieur qui a fait ses suggestions. Elles montrent d'abord l'intérêt que ce monsieur prend de ses terres, et en outre elles sont instructives.

Il est inutile de répondre aux deux premières suggestions, puisque ce monsieur pense absolument comme nous. Mais la dernière paraît bien plus embarrassante.

Quel est donc le temps favorable pour semer nos grains? Il faut d'abord que la terre soit dégelée au moins de 3 ou 4 pouces, puis qu'elle soit suffisamment séchée et préparée à recevoir la semence.

Au printemps dernier nous étions dans une impasse assez difficile: avril en était à ses derniers jours et il y avait peu de blé en terre. Qu'avons-nous fait? Nous avons continué de semer du blé, et aussi longtemps qu'il y en eut dans le grenier. Le résultat a été celui-ci: presque tout le blé a été atteint de la rouille. Cependant il y eut cette différence que le blé semé en avril a moins souffert et a donné de bons rendements, tandis que le blé semé en mai n'a rendu que très peu.

Donc, inutile de semer tard. Mais que faire de nos terres? Quand il est tard pour le blé il est encore temps pour l'avoine et l'orge; sans compter qu'une bonne récolte d'avoine ou d'orge vaut plus qu'une mauvaise récolte de blé.

Semons donc une bonne semence en terre préparée, et en temps.

N.-C. JUTRAS, ptre.

Feuilleton de La Liberté, No 11

"ALORS, ILS LE RECONNURENT"

PAR

Joseph des Verrières

(*Suite*)

A cette attaque inattendue, Daniel, un instant, demeura suffoqué. Un grand silence s'était fait dans la salle. Les partisans de l'étudiant observaient avec une curiosité narquoise la physionomie épuisée de l'ami de Gérard. Sous ces regards qu'il sentait hostiles, Daniel se ressaisit, et il répondit avec une dédaigneuse indifférence:

— Et quand cela serait?

— Quand cela serait? . . . reprit Varnevieille étonné.

Il s'attendait à une explosion d'indignation et de colère, et sa belle assurance avait été déconcertée d'abord par la réponse amère de Daniel.

— Quand cela serait? continua-t-il. Oh! cela me serait parfaitement égal... Et même je préférerais voter pour toi que pour ce Rioux-Péroux que je ne connais pas. Mais alors, pourquoi ne pas l'avouer tout de suite? Tu veux être député? C'est une ambition légitime. Rioux-Péroux te gêne? Cela se comprend encore. Mais ne nous débite plus des tirades sur la cause, la réaction et les parlementaires, nous voyons trop ce que cela veut dire.

— Ainsi, tu as pu me prêter ce calcul? répondit Daniel, dont la voix tremblait. Tu as pu t'imaginer que je débitais ici des tirades avec l'arrière-pensée d'en retirer un profit personnel? C'est la première fois qu'on me fait cette injure . . . Et il faut que ce soit toi, un imberbe, un. . .

Il s'arrêta.

Eh bien? demanda Varnevieille, le front haut.

— Je n'ai rien à dire, reprit douloureusement Daniel.

Puis il continua:

— Au fond, ce que tu veux, ce que tu cherches, je le sais. . . Je commence à vous être à charge, à vous autres, les bourgeois. Vous guettez l'occasion de me mettre dehors. Mais je ne vous crains pas: il y a ici de vrais socialistes prêts à défendre leur camarade.

— Pas de dictateur, ici! riposta l'étudiant. Puis il se leva:

— En voilà assez, il se fait tard et l'on m'attend. Acceptons-nous la candidature Rioux-Péroux? Tout est là. Un vote est nécessaire pour trancher la question. Voterons-nous tout de suite ou attendrons-nous à dimanche?

— Tout de suite, dit Daniel.

Les autres membres du Comité étaient restés silencieux jusque-là, assistant avec une surprise mêlée de crainte au duel engagé entre les deux hommes, et dans lequel il était impossible qu'ils n'eussent pas déjà pris parti. Ils intervinrent pour que le vote fût ajourné.

—Mieux valait attendre, disaient-ils, afin d'examiner en détail et à loisir la situation.

Ils obtinrent gain de cause. Varnevieille, le premier, quitta la salle. En passant devant Daniel, comme s'il eût voulu s'offrir la joie d'une ironie dernière, il lui tendit la main.

—Adieu, dit-il, et sans rancune?

— Adieu, répondit Daniel.

Mais il se détourna pour ne pas serrer la main de Varnevieille. L'autre sortit. Alors Gérard le suivit pour le rejoindre dans la salle voisine, qui était la salle de lecture.

— Pourquoi as-tu parlé ainsi à Daniel? dit Gérard. Lui qui lutte depuis dix ans pour le parti!. . .

Le petit étudiant fixa son regard moqueur sur le visage de Gérard, déjà ridé à quarante ans par les fatigues de son existence d'ouvrier et de militant. Il haussa les épaules et ne répondit qu'un mot:

—Imbécile!

Jacques était trop surexcité, après la violente discussion qu'il avait entendue, pour se contenir longtemps. Il saisit le bras de Varnevieille:

— Qu'est-ce que cela veut dire? cria-t-il.

L'autre eut vite fait de se dégager.

—Ah! mais, c'est fini, je suppose! J'en ai assez de vos manières!

Puis, s'éloignant et ricanant encore, il répéta: "Imbécile!" et disparut.

Dans la rue, il fit quelques pas, s'arrêta dans l'ombre et siffla deux fois. Une grande fille sortit d'une allée, les épaules basses, comme si elle eût craint d'être reconnue.

— Eh bien, la lettre? dit Varnevieille.

— Elle est portée, murmura-t-elle.

—Alors, en route, il n'est que temps!

Instinctivement, l'étudiant se retourna pour voir si nul ne les suivait. Puis, à grands pas, ils s'éloignèrent par les ruelles tortueuses.

Là-haut, à la Ruche ouvrière, les membres du Comité se dispersaient peu à peu. L'un des premiers, Jacques Gérard s'était disposé à partir. Il aurait voulu rejoindre Varnevieille dans la rue pour lui demander raison de son insulte grossière, où il devinait un sous-entendu déjà redoutable. Mais Daniel lui avait dit, d'une voix presque suppliante:

— Reste, Gérard, je voudrais te parler!

Il n'eut pas le courage de résister à cette prière. Les camarades étaient partis l'un après l'autre. Quelques acharnés travailleurs, demeurés autour des tables de la salle de lecture, quittaient à leur tour la Ruche. Le camarade de service éteignit les gaz, puis laissa les clés à Daniel. Ils se trouvèrent seuls dans les salles maintenant immenses, où résonnaient profondément les moindres bruits, et sous la lumière incertaine d'une dernière lampe. Alors Daniel s'assit, et, prenant les mains de son ami:

— Je t'ai demandé de rester, dit-il, parce que j'ai à t'apprendre une nouvelle grave . . . bien grave et bien triste aussi . . .

— Une nouvelle grave? reprit Jacques.

Tout de suite, en son esprit, un rapprochement instinctif s'était établi entre les paroles de Daniel et le mot de Varnevieille, dont il cherchait encore à comprendre le sens.

— Oui, répondit l'ouvrier, et c'est à toi que je la confie d'abord parce que tu es capable d'en supporter le poids douloureux, et que tu m'aideras d'un conseil. Il y a, dans le Comité du parti, il y a un voleur.

— Varnevieille!

Le nom de l'étudiant s'échappa de lui-même des lèvres de Gérard. Voyant Daniel abaisser la tête simplement, sans répondre, il comprit que son pressentiment ne l'avait pas trompé. Au bout d'un instant il demanda:

— Tu as les preuves?

— Ecoute-moi. Tous les soirs, tu le sais, la recette de la Coopérative est comptée, puis inscrite sur le grand-livre sous la garantie de trois signatures: celles du camarade de service, du trésorier et d'un autre membre du Syndicat pris au hasard, le premier qui se trouve là. . . L'argent est ensuite déposé par le trésorier lui-même, ici, dans la caisse dont il garde seul la clé. Il y a une dizaine de jours, exactement le 25 février, étant demeuré à la Ruche jusqu'à la fermeture du magasin, j'eus l'occasion de signer le grand-livre avec Bastian, le trésorier. Je crus observer alors un léger grattage sur les chiffres de recettes de quelques-uns des jours précédents, les 20, 18 et 12 février. J'en fis la remarque à Bastian et au camarade de service qui l'observèrent aussi. Aussitôt, je cherchai le moyen de reconnaître infailliblement les grattages nouveaux qui pourraient se produire. C'était chose facile: je demandai le grand-livre, et je copiai le soir même le chiffre des recettes quotidiennes depuis le 1er janvier. Pour éviter la moindre erreur, je comparai plusieurs fois les chiffres de ma copie avec ceux du grand-livre. J'eus l'idée aussi un instant de demander à Bastian qu'il fît le compte exact de ce qu'il avait en caisse. Mais je craignis d'ébruiter la découverte, de mettre ainsi le voleur sur ses gardes, et de provoquer une panique parmi les camarades. Deux jours après, le 27, dimanche dernier, je repris le grand-livre pour le comparer de nouveau avec ma copie. A la date du 15 janvier, les chiffres ne concordaient plus. Et précisément sur le grand-livre se retrouvaient à la même date les traces de grattage observées deux jours auparavant. La conclusion s'imposait: quelqu'un avait effacé les premiers chiffres pour les remplacer par des chiffres plus faibles et s'approprier la différence. Comment avait-il pu ouvrir la caisse, je l'ignore. Mais tu remarqueras que c'était un dimanche, qu'il y a peu de camarades à la Ruche le dimanche après-midi, sauf le camarade de service retenu au rez-de-chaussée, au magasin de la Coopérative.

— Comment as-tu pensé à Varnevieille?

— Avant de chercher le coupable, je désirais vérifier l'exactitude de mes conclusions. Il s'agissait de savoir si la réduction opérée sur les chiffres du grand-livre, au moins en ce qui concernait cette date du 15 janvier pour laquelle seulement j'avais pu établir avec précision la différence, correspondait à une soustraction réelle dans le tiroir de caisse, à un vol. Un très heureux hasard m'en fournit l'occasion. Le lendemain, lundi soir, Bastian, fatiguée d'une conférence pénible, me fit apporter la clé du tiroir, en me priant de le suppléer dans ses fonctions de trésorier. Je pus donc faire le compte à loisir. Or, justement, l'argent manquait. Restait à découvrir le coupable. Remarque encore ceci: c'est que, dans quelques jours, les vols, qui sont récents, n'auraient pas manqué d'être découverts. La Coopérative paye ses achats par traite tous les trois mois. Il y a une échéance à la fin de mars. On fait à cette occasion la balance des recettes et de dépenses, et l'on se serait bientôt aperçu que la somme encaissée ne correspondait pas au prix normal de vente des marchandises écoulées. Le coupable connaissait ce détail. Pour détourner les soupçons, il essaya de faire croire à quelque erreur inexplicable. Il demanda, avant-hier, à la Coopérative, la liasse des factures à payer le 31 mars. Le camarade refusa de les lui remettre — comme c'était son devoir, puisque Varnevieille ne fait pas partie du Syndicat, et encore moins du Conseil d'administration de la Coopérative, — puis il me rapporta la chose. Je pris aussitôt les factures et je les copiai scrupuleusement comme je l'avais fait pour le grand-livre. Le lendemain, un autre camarade, moins avisé, prenait le service: Varnevieille redemanda les factures, et les obtint. Une heure après, j'y retrouvai le même grattage imperceptible, les mêmes réductions de chiffres. Tu juges de la stupeur de Bastian, lorsque, dans quelques jours, il aurait constaté que les traites étaient supérieures aux factures de fournisseurs. Il aurait accusé ceux-ci d'escroquerie, et lui-même, n'aurait-il pas semblé coupable d'une impardonnable négligence, pour avoir accepté et signé des traites de ce genre! Qui donc aurait pensé à Varnevieille? Allons, conclut Daniel en soupirant, c'est encore un vrai bonheur de n'avoir parmi nous personne à soupçonner que le coupable.

— Que comptes-tu faire? demanda Gérard.

Daniel ne répondit pas. Epuisé par ce long récit, aussi pénible pour lui qu'un aveu personnel, il s'était plongé la tête dans les mains et songeait. Jacques le regardait en silence, puis il lui toucha l'épaule. Alors Daniel releva le front. Deux grosses larmes roulaient de ses yeux.

— Tiens! dit-il brusquement, voilà que je pleure . . . Mon ami . . . mon pauvre Gérard. . . . laisse-moi pleurer un peu, cela me soulage. . . C'est si dur d'être ainsi joué, trahi par les siens!. . . . Notre cause nous impose déjà assez de sacrifices. . . Elle nous meurtrit assez de toutes manières. . . . . Et voilà qu'il faut qu'il y ait, même parmi les nôtres, des âmes basses et méchantes, des traîtres et des voleurs. . . . Et ce sont ceux-là qui se donnent le droit de soupçonner, d'accuser!. . . . Ah! c'est trop! J'en ai par-dessus le coeur!. . . . Et c'est à désespérer!

— Désespérer! reprit Jacques, parce qu'il s'est glissé parmi nous un Varnevieille!. . . .

— Oui, ce serait une folie, s'il ne s'agissait que de lui, qui est un coquin, et pas davantage. Mais toutes les déceptions et les amertumes quotidiennes se renouvellent, me reviennent à propos de lui. . . . Non, vois-tu, l'on ne nous comprend pas. . . . Nos camarades, même les meilleurs, ne semblent pas s'intéresser à notre propagande, à l'idée socialiste, à tout ce que nous rêvons. . . . Ils ne cherchent qu'à accroître leur salaire et leur repos. . . Ils ont des révoltes d'amour-propre. . . Mais il ne travaillent pas pour la cause. . . .

— Daniel, tu sais bien que cela n'est pas vrai. . .

— Si. . . si. . . Ah! je les connais trop!. . . Et je me demande parfois, s'ils ne sont pas les plus logiques, les plus vraiment raisonnables. . . Pourquoi se dévouer au triomphe d'une idée? Nous parlons d'humanité. . . de progrès. . Qu'est-ce que cela représente pour eux?. . . Des mots. . . des mots! Pourquoi sacrifieraient-ils leurs intérêts à ces mots-là?. . . C'est affreux, cela, il me semble qu'en moi tout s'effondre. . . D'autres nous voleraient demain que je ne m'indignerais pas. . . Et Varnevieille seul peut-être est logique jusqu'au bout. . . Ah! je deviens fou, Gérard!

— Tais-toi, Daniel, s'écria Jacques épouvanté. Tais-toi. . . Sortons d'ici!

Ils quittèrent la salle lugubre et froide où ils avaient passé cette heure si douloureuse. Affaissé et s'appuyant au bras de son ami, Daniel se laissait porter plutôt qu'il ne marchait lui-même. Dans la rue, enfin, Jacques redemanda:

— Voyons, que comptes-tu faire?

Daniel sembla s'éveiller d'un mauvais rêve.

— Ce que je compte faire? murmura-t-il.

Et il retomba dans un long silence. Enfin, de cette voix calme de calculateur et de chef que Gérard connaissait bien, il reprit:

— Pas de scandale, d'abord. . . Ce serait un pire désastre. . . . Nous garderons le secret de cette découverte. . . Mais Varnevieille doit disparaître. . . Jacques, veux-tu aller chez lui? Tu lui offriras cette alternative: sa démission pure et simple, ou les poursuites judiciaires. . .

— Moi, Daniel, chez Varnevieille. . .

— C'est vrai. . . C'est une mission pénible que celle-là. Mais après ce qui s'est passé au Comité, ce soir, je ne puis plus m'en charger. Jacques, tu acceptes cela pour moi?

— Je veux bien, dit Gérard.

— Merci, merci!

Ils se serrèrent la main avant de se séparer. Et Jacques regarda longuement Daniel s'éloigner dans l'ombre, les épaules courbées et la démarche appesantie, comme s'il eût porté le fardeau trop lourd de la nuit; — et c'était son âme qui ployait en gémissant sous les ténèbres écrasantes de la désillusion et de la désespérance.

CHAPITRE III

Adèle

Après avoir quitté Daniel, Jacques Gérard reprit le chemin de sa demeure. La confidence de son ami, la triste vérité qu'il venait d'apprendre l'impressionnaient maintenant plus qu'il n'avait consenti à se l'avouer d'abord. Il avait beau se répéter — et, certes, avec raison — que la méchanceté humaine n'est jamais qu'endormie dans les meilleures âmes, qu'une oeuvre ne devient pas impossible ou mauvaise pour avoir été trahie par l'un de ses ouvriers, le découragement passager de Daniel envahissait, malgré lui, son coeur, miroir toujours fidèle des sentiments et des passions du fougueux militant. Il revoyait tous les conflits, les disputes, les menus incidents de l'histoire de leur propagande. N'était-il pas vrai que, souvent, les intérêts, les égoïsmes, les droits particuliers avaient parlé trop haut parmi eux, et que souvent aussi, malgré leurs appels à la justice idéale, à la souveraine fraternité, ils avaient eux-mêmes trop compté sur des alliés, dans leur lutte contre la société? Jacques Gérard, alors, se répétait à son tour les paroles de Daniel: Pourquoi se dévouer au triomphe d'une idée?. . . Quelle raison de sacrifier ses intérêts à des mots?. . . Puis, brusquement, se ressaisissant: Non, disait-il, c'est l'oeuvre qui est dure. Et voilà que je me décourage!. . . Je ne veux pas me décourager. . . Je ne veux pas!

Pour faire diversion à cette pensée obsédante, il réfléchit à la démarche que lui avait confiée Daniel. Oui, ce serait une tâche pénible plus que toute autre, que d'aller jeter ainsi au visage de Varnevieille la révélation de son infamie, — Varnevieille, dont le regard moqueur et la parole grossière ne cessaient pas d'être présents au souvenir de Gérard. Il renouvela pourtant sa résolution intime de dompter sa répugnance pour rendre à Daniel et au parti le service qu'ils lui demandaient, comme s'il eût voulu de la sorte se mieux démontrer à lui-même que sa conviction demeurait intacte et son énergie indomptable. Demain, il rejoindrait l'étudiant chez lui; il le forcerait à demander grâce. Déjà tout un flot de paroles arrivaient jusqu'à ses lèvres. Et cette préoccupation, qui surexcitait son esprit, en chassait du même coup les pensées trop déprimantes. Il se retrouvait lui-même, éprouvant enfin une joie profonde d'être employé à cette tâche et — lui qui se savait incapable de discourir aux réunions publiques, de diriger avec assez de compétence l'une ou l'autre de leurs organisations — d'avoir été du moins jugé bon à quelque chose.

Tout entier absorbé par ces réflexions intérieures, Jacques remonta la rue déserte, puis gravit machinalement l'escalier obscur de la maison. Il se trouva tout à coup devant la porte de son logis. Sa main cherchait déjà l'anneau de la sonnette, lorsqu'il s'aperçut que la porte était entr'ouverte. Pourtant, aucune lumière ne passait dans le corridor, et Jacques n'entendait pas, au dedans, les voix causer comme à l'ordinaire. Saisi d'une vague inquiétude, il entra. A haute voix, il appela: Jeanne! puis: Adèle!. . . Il était seul. — Seul à cette heure! — Pour échapper du moins à cette sensation étouffante d'angoisse qu'il ressentait au milieu des ténèbres environnantes, à tâtons, il chercha la lampe et l'alluma. Alors seulement il aperçut, sur la table, une feuille de papier, une lettre, où il lut ces courtes lignes:

"Ne vous inquiétez pas à mon sujet. J'en ai assez de moisir chez vous, en attendant la cité future. Je suis une émancipée."

Et c'était signé: Adèle.

Jacques demeura immobile, à demi hébété, comme si ces mots et ces phrases n'eussent éveillé aucun écho en son esprit. Il les relut vingt fois, et, peu à peu seulement, il parvint à comprendre que tout cela n'était pas un rêve, à réaliser l'affreuse signification de ces trois lignes. Il devina qu'avant lui sa femme, et son fils peut-être, étaient rentrés à la maison, tranquilles et heureux, qu'ils avaient, comme lui, trouvé là cette lettre — l'enveloppe déchirée traînait encore sur la table, — et qu'ils avaient dû partir, éperdus, s'élancer à la recherche de la malheureuse. Et malgré son désir immense de s'élancer à son tour et, coûte que coûte, de la retrouver, quand même il aurait dû passer la nuit à fouiller les bouges de la ville entière, il demeurait là, pourtant, incapable de faire un mouvement, accablé sous le poids des pensées, des sentiments, des souvenirs qui se pressaient en son âme.

Et ce fut la colère d'abord qui s'éleva, comme une tempête — la colère de l'homme indignement trompé, du militant passionné, dont la réalité dégonflait soudain les illusions tenaces, du père brutalement frappé au plus intime de son coeur, — une colère sans larmes, toute faite de rage, contre sa fille, contre lui-même, contre tous. Oh! les minutes terribles que Jacques vécut alors, seul et debout dans le logis, sans rien voir et sans rien entendre, à côté de la lampe épuisée et mourante, et livré tout entier à cet orage intérieur! Puis ce fut tantôt le désespoir, jetant mille desseins insensés dans l'esprit égaré du trop malheureux père, tantôt la tendresse obstinée — et il appelait alors sa fille avec des mots puérils et doux, comme si elle eût été capable de l'entendre et de s'attendrir; tantôt la résolution farouche de la faire ramener de force, ce désir furieux, brutal, poussé au paroxysme par les images dont il s'assouvit, de se venger sur l'enfant coupable de ce qu'il souffrait à cause d'elle; tantôt le doute renaissant, avec les folles espérances qu'il suggère: non, ce n'était pas Adèle qui avait écrit ces choses; non, elle n'oserait pas s'enfuir ainsi pour toujours; et, en ce moment peut-être, déjà guérie et repentante, elle approchait de la maison, elle montait l'escalier, elle marchait dans le corridor, elle allait parler, demander pardon. . .

— Père!

Jacques tressaillit et se retourna. Mais ce n'était pas Adèle qui l'avait appelé. Il ne vit devant lui que son fils. Alors ses yeux brillèrent d'une lueur mauvaise, et il demanda, la voix rauque:

— Où est Adèle?

— Voilà plus de deux heures que j'explore tout le quartier, répondit tristement le jeune homme. Et je n'ai pas pu la retrouver. . .

Jacques avança d'un pas vers son fils:

— Où est Adèle? répéta-t-il. Qu'as-tu fait de ta soeur?. . . Réponds-moi, voyons!. . . J'ai le droit de savoir. . . Où est ta soeur?

André reculait, effrayé et balbutiant:

— Mais je ne sais pas. . . Je ne sais pas. . .

— Tu ne sais pas! reprit Gérard. Toi qui l'as chassée de chez nous! Car c'est toi qui es coupable, toi seul!. . . Tiens! à cette place. . . tout à l'heure, tu l'insultais, tu te moquais d'elle. . . Malheureux! Et tu oses demeurer ici. . . Ah! je veux te chasser à ton tour!

— Père. . .

— Pourquoi m'appelles-tu ton père? Tu ne nous as jamais aimés, ni moi ni elle. . . Oui, j'avais une enfant, et je l'ai perdue à cause de toi! Malheureux! Malheureux!. . .

Et tandis que Jacques Gérard, saisissant son fils par le bras, le secouait violemment, en répétant ces mots d'une voix égarée, le jeune homme, à bout de forces, exténué par tant d'émotions successives, accablé par sa douleur fraternelle que rendaient trop poignante les reproches injustes de son père, s'abandonnait à cette violence, n'ayant plus le courage de proférer même une plainte. Tout d'un coup, comme Jacques le repoussait, en lui lâchant le bras, il perdit l'équilbre et tomba lourdement sur les carreaux. Le père le regarda, durant une seconde, avec une sorte de stupeur; puis il se pencha vers lui, redoutant déjà un nouveau malheur. Péniblement, André se redressait sur les genoux; il leva les yeux, et rencontra le regard de son père. Alors ce fut, dans tout son être, comme une détente soudaine; il poussa un cri de supplication et de douleur:

—Oh! père, père!. . . Ma pauvre soeur!. . .

(*A suivre*)

WINNIPEG POSSEDE UN MAGASIN DE MUSIQUE IDEAL

La Maison McLean a maintenant un magasin des plus modernes et des plus attrayants.

Depuis plusieurs mois, paisiblement et sans ostentation, la vieille maison J.-J.-H. McLean & Co., Ltd, transformait son établissement à 329, avenue du Portage en un magnifique local pour les superbes instruments musicaux qu'elle vend.

Quand le développement de son commerce lui imposa cet agrandissement, elle décida de donner à Winnipeg et à l'ouest un salon de musique qui combinerait à la fois tout ce qu'exige ce genre de commerce et tout ce que peut donner le génie de l'architecture. Il en est résulté un magasin qui a peu de rivaux en Amérique sous le rapport de l'ameublement, du confort et de la beauté.

Si vous entrez par l'avenue du Portage, vous frappez d'abord le département de la musique, en feuille et des petits articles de musique. Vous avez là tout ce dont peuvent avoir besoin le professeur, l'étudiant et l'amateur. La plus grande partie du premier étage est consacrée à l'exposition de pianos et de phonographes. A l'arrière se trouve un département réorganisé et beaucoup plus complet de phonographes. Ce département occupe aussi une galerie mezzanine. On a innové de façon originale afin de donner un meilleur service et plus de confort aux clients. Notons tout d'abord un comptoir "Island" portant le gros catalogue des disques. Ceci permet de choisir immédiatement les disques que vous voulez entendre. Tout autour se trouve les salles de démonstration, virtuellement à l'épreuve des bruits et pourvues de machines et de disques les plus récents. Dans le Mezzanine se trouvent les bureaux, d'autres chambres additionnelles de démonstration et une salle d'audition.

Un ascenseur vous conduit au second étage maintenant entièrement accaparé par la maison McLean. Le vestibule de l'ascenseur ouvre sur un magnifique salon où l'on trouve exhibés les plus magnifiques modèles de pianos: Grand, Upright Grand et mécaniques. Rue Hargrave vous trouvez une série de chambres de démonstration pour piano. Chacune de ces chambres, ayant porte à double panneaux de verre, a été artistiquement décorée. A l'arrière se trouve une chambre pour orgue et une vaste et bien aérée chambre pour les accordeurs de piano et autres experts employés par cette maison.

Cet agrandissement et ces changements dans l'architecture et l'ameublement de l'intérieur permettront à la Maison McLean de répondre avec facilité à toutes les exigences de son commerce urbain et extra-urbain. (réc.)

La grève sera évitée

Londres, 28. — Bien que dans certaines régions minières, on semble mécontent, on espère généralement qu'une entente sera conclue bientôt nes et leurs ouvriers.

Les extrémistes ont réussi seulement à deux ou trois endroits à faire déclarer la grève, 10,000 mineurs, dans la vallée du Rhymne, ont refusé d'abandonner leur réclamation de deux shillins d'augmentation par jour, et se sont mis en grève. Les conditions sont normales partout ailleurs.

La conférence entre les mineurs et leurs patrons s'est ajournée lundi et les deux partis semblaient déterminés d'en venir à une entente.

Une chaire de l'Immaculée-Conception

On vient de créer à l'Université catholique de Washington une nouvelle chaire de théologie, dont le nom est bien suggestif: elle s'appellera la *Chaire de l'Immaculée-Conception*. Elle aura pour objet l'étude de la vie de la bienheureuse Vierge dans le plan de la Rédemption. Cette magnifique fondation est due à M. Georges Duval, descendant d'une noble famille française. Le généreux donateur a remis dans ce but une somme de $50,000. Il a ajouté $5,000, dont les intérêts seront employés à l'achat de livres spéciaux qui ont trait à la Sainte Vierge au point de vue de la théologie, de l'art et de l'histoire. Le don était accompagné d'une belle supplication composée par le donateur lui-même et qui sera un *ex-voto* perpétuel pour la *Chaire de l'Immaculée-Conception*.

Un Canadien bon prophète

Sous ce titre *Les Fleurs de la Charité* rapportent le fait suivant: "C'était le 30 septembre 1817. Un riche cultivateur de St-Antoine, nommé Gravel, allait porter un enfant au baptême; il préparait son meilleur cheval et sa calèche de fête pour cette circonstance solennelle. Son voisin, qui l'épiait, lui dit:—Mais où vas-tu donc, Colas, ainsi mis sur ton trente-six?

—Je m'en vais faire baptiser un Curé, fut la réponse du Père Gravel.

Il eut raison, et le petit enfant qu'il portait à son curé, Messire B. Alinette, reçut au baptême le nom d'Isidore. Il devint prêtre le 12 septembre 1841 et fut longtemps Curé de Laprairie. Il est mort le 7 octobre 1881.

Vingt et un ans après, le 12 octobre 1838, il se mit encore en frais de s'endimancher pour "gaguer l'église", comme il y avait 21 ans. Le même voisin, qui observait ses allées et venues, comme on sait le faire dans les campagnes canadiennes, lui demanda derechef:

—Où vas-tu donc ainsi?

—Cette fois-ci, répondit Nicolas, je m'en vais faire baptiser un évêque.

Et sans s'en rendre compte, cet heureux père prophétisait une seconde fois, et ce marmot, qui baptisé sous le nom d'Elphège par Messire M. Cusson, devint aussi prêtre le 11 septembre 1870, puis sacré évêque de Nicolet, à Rome, le 2 août 1885, et ce fut Mgr Elphège Gravel, 1er évêque de Nicolet, décédé le 28 janvier 1904.

Ce fait est certain, et Mgr de Nicolet aimait à le reconter.

Henri fait mille caresses à un vieux monsieur qui vient souvent dîner chez lui. Un jour le vieux monsieur le prenant sur ses genoux: — Tu es donc bien content de me revoir? — Oui, puisque quand vous venez, il y a toujours un plat de plus.

—Il ne faut jamais remettre à demain ce qu'on peut fair aujourd'hui.

—Alors, papa, passe-moi le reste du gâteau pour que je le finisse aujourd'hui.

Lili est malade; sa maman lui présente une médecine en disant: Prends, c'est bon.

—Oh! dit-elle en faisant la grimace, c'est bon, c'est tellement très bon, qu'il faut en garder au moins la moitié pour petit frère.

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A VENDRE un grand pupitre en chêne. S'adresser à 79 rue Victoria, Saint-Boniface, Man.

A VENDRE magasin avec salle à dîner, trois grandes chambres à coucher, bonne cave et fournaise. Bonnes conditions. Vendra aussi mobilier de la maison. S'adresser à Mme Rose Bardou, Cardinal, Man.

ATTENTION—Fontaine & Boulanger sont les seuls électriciens de langue française de l'ouest. Leurs prix sont toujours plus bas que ceux de leurs confrères anglais. Spécialité de travail en campagne. Estimations fournies gratuitement. Téléphonez aujourd'hui N.1422, 87 avenue Provencher St-Boniface.

COUTURIERE—Robes; Lingerie de tout genre; remodelage. Spécialité: Costumes. Tout ouvrage promptement fait. Prix modérés. Mlle Cinq-Mars, 626 rue Kennedy, Winnipeg. Téléphone A-6726.

---

300 cordes de beau tremble vert scié à vendre à bonnes conditions par commandes assez considérables. Aussi à vendre 100 cordes d'épinette rouge sèche sciée; bois de première classe. Ces deux sortes de bois sont à vendre pour $4.00 la corde sur place. S'adresser à Casier Postal No 1, Lac du Bonnet, Man.

A LOUER 3 appartements, bas de la maison, 456 rue Langevin, près de la rue Cathédrale. Aussi chantier, deux appartements. S'adresser de 9 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, à l'adresse ci-dessus.

A VENDRE 160 acres, bonne terre, dans paroisse canadienne-française, 100 acres en labour d'été, prêts à semer, 60 en prairie. 2½ milles de l'école, 4 de l'église, 3½ milles de Nottingham, 5 milles de Storkhots, 8 de Ridvers, Sask. Eau facile à obtenir. Pas de bâtisses. Titre clair. Prix: 35 piastres l'acre. Termes faciles. S'adresser à 320 rue Simcoe, Winnipeg. Téléphone: Sherbrooke 637. Raison: départ.

MAISON A VENDRE—Desautels, 5 ch. $3800; Berry, 6 ch. $5500; Bertrand, 10 ch. $5500; DesMeurons, 6 ch. $5500; Ellice, 7 ch. $3800; Hamel, 8 ch. $6000; Horace, 6 ch. $5000; Horace, 6 ch. $5500; Youville, 7 ch. $3800; Youville, 6 ch. $3300; Place Taché, 9 ch. $5300; Bord de l'eau, 4 ch. $3600 hangar, lot 150x150. S'adresser J. A. Hébert, 320 rue Garry, Winnipeg.

L'EPICERIE et le restaurant Commercial, autrefois de la rue Desmeurons, est déménagé au No 30 rue Cathédrale et opère maintenant sous la nom d'Epicerie LaBossière. Nos marchandises sont toujours fraîches et nos prix sont, comme par le passé, des plus modérés. Nous tenons toujours aussi les boissons douces. Nos anciens clients ainsi que les nouveaux sont spécialement invités à venir visiter notre nouveau magasin et se convaincre par eux-mêmes de la qualité de notre service.

A VENDRE—Village de Laurier, Man; 2 acres sur maître avenue tout en jardin, terre noire, 2 pieds inépuisables, puits intarissable, 9 pieds eau douce. Maison 22x16x14, six appartements, cuisine 12x12, veranda 55x22 et cave 14x10x5, étable 14x16x9, poulailler 12x24x7, grainerie, 12x16x8, garage 12x12x8; le tout clôturé avec broche et conditions faciles à tout acheteur sérieux. S'adresser à E. P. Guay, Boîte 1112, Canora, Sask.

A VENDRE 320 acres de bonne terre à blé, 246 en culture et 60 en paturage. Le tout peut être cultivé. Beaucoup de bonne clôture et bon puits à 40 pieds de profondeur. Aussi bonnes bâtisses. Cette demi-section nord 15-5-17 est à deux milles et demi des villages de Dunrea et Ninette. Je vendrais pour 45 piastres de l'acre. Pour plus amples informations s'adresser à Casier 118, Dunrea, Man.

A VENDRE bon quart de section, entre Laurier et Ste-Rose-du-Lac. Prix très réduit. 120 acres en culture, bonne maison, étables, deux hangars à grain, bon puits, etc. Propriétaire voulant retourner en France. Pour prix et termes s'adresser à J. Valcourt, Ste-Rose-du-Lac, Man.

A VENDRE pour cause de départ: piano Pleyel en Palissandre ciré. Etat neuf. Pour information s'adresser: Claude Denis, 288 avenue McDermot, Winnipeg.

A LOUER logement au premier étage et cave, 52 rue Dumoulin. Téléphone N. 1521. S'adresser à 50 rue Dumoulin, Suite 15.

TABAC—Nous venons de recevoir une grande quantité de tabac en feuilles: Quesnel, Parfum d'Italie, Grand-Rouge à feuille étendue. Profitez de l'occasion pour fumer du tabac à bon marché. S'adresser à Sévère Beaulieu, 504 rue DesMeurons, St-Boniface, Man.

A LOUER deux chambres dans l'édifice Gevaert-Deniset, 88 rue Provencher. Eau et chauffage compris. $22.00 par mois. Bain à l'étage. Vacantes immédiatement. Tél. N.1088-N1553. S'adresser à M Gevaert ou M Deniset.

A VENDRE de suite pour cause de départ bonne maison et boutique de forge avec matériel et outillage complet dans village et district très prospère. Prix $3000 $1,000 comptant, balance augré de l'acheteur. S'adresser à C. Buffet, 201 Edifice Somerset, Winnipeg.

A VENDRE bonne maison de pension à St-Boniface. Aussi magasin d'épicerie. Très bonne affaire. S'adresser à C. Buffet, 201 Edifice Somerset, Winnipeg.

BONNES FERMES à vendre au Manitoba, 160 acres ou plus. S'adresser à C. Buffet, 201 Edifice Somerset, Winnipeg.

MAISONS à vendre à St-Boniface, près église et écoles. Lots à bâtir. S'adresser à C. Buffet, 201 Edifice Somerset, Winnipeg.

LE DR LACHANCE REVIENT DE FRANCE

Il assiste au congrès international de chirurgie

Dimanche dernier arrivait à Saint-Boniface le docteur Lachance, notre éminent chirurgien, depuis quelques mois en voyage d'études en Europe. Il a assisté à Paris au grand congrès international des chirurgiens. Il était le seul Canadien à participer à ces assises de la science chirurgicale, se trouvant en contact avec les maîtres de cet art. Au cours de son séjour à Paris, le docteur Lachance a fait de fréquentes visites aux grands hôpitaux de cette ville et y a puisé d'intéressants renseignements sur les derniers procédés de la chirurgie. De Paris il poussa une pointe vers Rome. Sur le retour, touchant de nouveau à Paris, il se dirigea vers Londres dont il visita aussi les grands hôpitaux afin de s'enquérir des derniers développements de la chirurgie en Angleterre.

Le docteur Lachance a repris sa pratique. Tous ses anciens clients l'apprendront avec plaisir. Nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir parmi nous un chirurgien aussi distingué et d'une telle science. Un certain préjugé contre les maîtres de la chirurgie dans notre pays nous porte à chercher ailleurs, aux Etats-Unis souvent, une science et une habilité technique que nous avons à notre porte. Espérons que la vague de fierté nationale qui passe sur notre race balayera ce détestable préjugé et que l'on saura apprécier les talents que nous avons chez nous.

SAINT-BONIFACE

A la solennité de la Fête du Rosaire, dimanche, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque assistait au Trône. Le sermon fut donné par M. l'abbé Caron. Les fidèles ont afflué à la cathédrale l'après-midi pour les visites. Le choeur a rendu la messe d'Archambeau. A l'offertoire M. Hélie chanta l'*Ave Maria* de Gounod.

* * *

Nous apprenons avec grand regret la mort de Mme Guillaume Charette, décédée mercredi dernier, après une maladie de neuf jours. Les funérailles ont eu lieu à Saint-Malo. Elle laisse pour pleurer sa perte son époux, M. Guillaume Charette et un jeune enfant.

A M. Guillaume Charette si douloureusement éprouvé, la *Liberté* offre l'expression de sa profonde sympathie.

M. Jean Préfontaine est à passer une quinzaine dans sa famille à Saint-Pierre.

De passage à l'archevêché: M. l'abbé Duranleau.

M. Paul Lavoie nous est revenu d'une vacance d'un mois dans la province de Québec.

* * *

L'Union Canadienne fait ce soir le choix de ses officiers à l'assemblée régulière annuelle des actionnaires. Plusieurs questions importantes y seront débattues.

* * *

Monsieur Etienne Prendergast, après avoir triomphé en finale dans le concours de tennis ouvert à tous les catholiques de Winnipeg et Saint-Boniface, a rencontré le champion de l'an dernier, détenteur de la coupe du *Northwest Review*, et l'a emporté haut la main, gagnant en trois "sets": 6—4, 6—3, 6—1. La coupe vient donc à Saint-Boniface pour la première fois. Nos félicitations à M. Etienne Prendergast, notre jeune étoile au tennis, et dont on espère beaucoup.

* * *

N'oublions pas nos pauvres. L'hiver approche et il faut se préparer à les secourir. A cet effet, la Saint-Vincent de Paul vient d'organiser une grande partie de cartes qui aura lieu le 28 octobre prochain dans la salle du Collège. Trente-cinq prix sont offerts. C'est à cette partie de cartes que l'on connaîtra le résultat de l'originale loterie de la montre.

* * *

A la dernière assemblée de la commission scolaire, M. F. André a donné sa démission comme concierge de l'école Provencher. M. André est au service de la commission scolaire depuis quatorze ans et quitte pour cause de santé.

* * *

Baptême

Le 3 octobre. — Marie-Berthe-Fernande, fille de Joseph Fortin et d'Anna Paul.

Mariages

Le 2 octobre. — Arthur Jolivet et Marie-Rose Gagnon.

Le 4 octobre. — Horace Landreville et Eva Gauthier.

Le 4 octobre. — Léopold Saindon et Antoinette Duchame.

A. C. J. C.

Le Cercle LaVérendrye a tenu sa première réunion de la saison, dimanche après-midi, dans sa salle au Collège. Presque tous les membres avaient répondu à l'invitation du président.

Au R. P. Bleau, S.J., directeur du Cercle, l'an dernier, a succédé cette année le R. P. Hacault, S.J. Cette première séance du Cercle a été consacrée à l'élection des officiers. M. L.-P. Gagnon a refusé une réélection à la présidence, étant déjà président provisoire de l'Union Régionale. M. Joseph LeBlanc lui succède donc. Les autres officiers élus sont: vice-président, M. G. Fournier; secrétaire, M. A. Doucet; trésorier, M. G.-H. Bérubé; sec.-correspondant, M. J.-C. D'Auteuil; conseiller, M. L.-P. Gagnon. On a aussi constitué séance tenante les comités de Piété, de Propagande, Dramatique, de Colonisation, de Presse.

Tout annonce que notre cercle aura une saison active.

SACRE-COEUR

Quelqu'un a dit: "Le travail, c'est la liberté!" L'activité qui règne en ce moment dans la paroisse du Sacré-Coeur semble vouloir expliquer ce paradoxe à sa manière. Les dames, les demoiselles, les différentes sociétés, même les enfants, tout le monde travaille pour la sacro-sainte Liberté de faire le bien et de le bien faire, avec tout l'enthousiasme et tout l'élan du coeur que leur donne toujours le noble but à atteindre, c'est-à-dire le succès du bazar que la paroisse organise au profit et, par conséquent, au soutien de son école.

Les dons affluent de toutes parts; c'est un autre succès en perspective. Merci aux généreux donateurs. Que ceux qui veulent suivre ce bon exemple adressent leurs envois au Rév. Père Normandin, O.M.I., 597, Ave. McDermot; c'est une Liberté que nous leur accordons en leur assurant, par anticipation, toute notre reconnaissance. Une liste des dons et des donateurs sera publiée ultérieurement.

* * *

La Congrégation des Saints-Anges aura pour composer son conseil durant l'année 1920-21 les dignitaires suivants:

Présidente, Juliette Faulkner; vice-présidente, Louise Castéla; secrétaire, Rosina Germain; porte-drapeau, Alice Hamel; choristes: Dorise Héroux et Alice Gauthier.

* * *

Les Cadets du Sacré-Coeur: Président, Paul Bruyère; vice-président, Michel Gauthier; secrétaire, Armand Brunelle; com. ordonnateur, Donat St-Aubin; porte-drapeau, Roméo Jetté; choriste: Charles Cloutier.

* * *

Les enfants de choeur: Président, Paul Bruyère; vice-président, Michel Gauthier; 1er conseiller, Louis Lemire; 2me conseiller, Charles Cloutier; maître de cérémonies, Philippe Villeneuve.

* * *

Le nouveau Cercle fondé il y a une semaine et qui a pris le nom du premier curé de la paroisse du Sacré-Coeur, désire inaugurer son existence par une oeuvre patriotique et de charité, une partie de cartes au profit de l'école canadienne-française du Sacré-Coeur. Cette partie de cartes aura lieu mardi le 12 octobre. On prie instamment tous les jeunes d'y apporter leur généreux concours et l'on s'attend d'avoir l'appui de toutes les dames, les demoiselles et les messieurs de la paroisse. Il y aura de l'entraînante gaieté avec un succulent goûter.

On fabrique à meilleur marché qu'à l'étranger

Vancouver, 28—Le déclaration de M. H. A. Stone, représentant les marchands de gros de Vancouver, à le commission d'enquête sur le tarif relativement à la fabrication des textiles en Canada, soulèvera un intérêt général dans le pays et fait connaître une chose que peu de personnes soupçonnent.

On fabrique ici à meilleur marché qu'aux Etats-Unis et qu'en Angleterre. Ainsi d'après les dernières listes du commerce le coût dans les conditions actuelles du marché est le suivant sur huit lignes de marchandises toujours en grande demande.

Guingan "Gingham" canadien 49 5-8 cents la verge. Américain, 52 1-2 anglais 58 cents.

Toile khaki "khaki drill" canadienne 65 cents la verge américain 80¾ cents.

Toile rayée "striped drill" canadienne 47¼ cents la verge; américain 55¼ cents.

"Silesia" noire canadienne 42⅞ cents la verge, anglais 55¼ cents.

"Stateens" de couleur, canadien 31 cents la verge, anglais 36⅛ cents.

Marquisette, canadienne 39⅝ cents la verge, américain 51⅝ cents.

Essui-mains, canadiens $4.38 la douzaine, américain $6.74.

Linoleum, canadien 87 cents la verge, anglais 98¼ cents.

Dans chaque cas la qualité de la marchandise canadienne est la même sinon supérieure à la marchandise importée.